

Henri Plagne

Le petit monde d'un écolier montbrisonnais
(1929-1943)

... dans le souvenir de Marguerite Fournier-Néel

La mémoire où puise l'Histoire, qui l'alimente à son tour, ne cherche à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir. Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes.

(Jacques Le Goff, Histoire et Mémoire)

Village de Forez

2004

Illustrations : p. 7, 9, 38, 44, archives personnelles de l'auteur ;
p. 23, 24, 32, 34, 35, 37, 41, 45, archives personnelles de Pierre Drevet
Page de couverture : rue du Collège (photo ancienne), archives de Pierre Drevet.

AVANT-PROPOS

Depuis quelques années, le « devoir de mémoire » se trouve propulsé au premier plan de l'actualité. Les historiens n'ont toujours fait et ne font que cela ; les témoignages individuels apportent leur très riche contribution dans la mesure où ils n'ont à respecter aucune norme préalable.

Malheureusement, si riche soit-elle, la mémoire a ses lacunes, ses défauts : elle peut être partielle ou partiale, elle trie et sélectionne les faits, les personnes ou leurs noms, et si elle régale l'auditeur ou le lecteur par quelque trait inédit et pittoresque, elle connaît aussi ses fameux « trous ». Le mémorialiste doit avant tout fuir la tentation du roman-photo, de l'autobiographie et du sentimentalisme « Ah ! C'était le bon temps ! »

Ces quelques soucis ont inspiré le travail de mémoire d'un « ancien jeune » Montbrisonnais qui a fréquenté assidûment « les Ecoles »¹ de sa ville natale durant quatorze années : celles de l'après-guerre 14/18, l'entre-deux-guerres, le temps du Front populaire en France, de la montée des périls en Europe et dans le monde, la Deuxième Guerre mondiale ... Même un écolier, tout gamin ou ado, se trouvait confronté avec cette actualité d'une manière ou d'une autre.

Mais avant tout, il fallait gérer la vie quotidienne, ce qui signifiait pour la population scolaire les congés, les loisirs, les activités complémentaires qui, avec l'arrivée d'une certaine maturité, prenaient de l'importance. En fin de compte, dans la mémoire, défile une quantité d'images – un vrai film ! – encore faciles à lire dans un cadre urbain heureusement bien conservé. C'est le charme de Montbrison !²

¹ Pour une description stricte du milieu scolaire d'autrefois, on lira avec plaisir le délicieux album de Christophe Lefébure, *Le Temps des Ecoles*, éd. Hazan, Paris, 2000.

² Il faut insister sur le côté « mémoire » du texte. Ce n'est pas un travail rigoureux d'historien ; il n'a pas vocation à être une suite de celui de Joseph Barou : *Montbrison, de la seconde République à la Grande Guerre (1848-1914) tableau d'une ville assoupie*.

I - Le temps des apprentissages

Naguère, c'est-à-dire il y a environ soixante-dix ans, la « carte scolaire » montbrisonnaise était extrêmement simple et stable du fait notamment d'une démographie anémique.

La sous-préfecture possédait son établissement de prestige, l'Ecole Normale d'Instituteurs d'excellente réputation. Pour les niveaux d'études proposés aux jeunes locaux, un nombre restreint d'écoles tant publiques que privées se partageaient la tâche avec des effectifs sensiblement comparables.³

	public	privé
Classe maternelle ou enfantine (mixte) dite aussi « petite école »	<ul style="list-style-type: none"> ▪ L'Asile (place Bouvier)⁴ 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <u>Ecole Notre-Dame</u>⁵ ▪ La Madeleine
Ecole primaire ou élémentaire « la grande école »	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Chavassieu dite la « Chavasse », c'est « la » communale (garçons) ▪ Pasteur³ (filles) ▪ Ecole Annexe (garçons) soit les classes d'application de l'Ecole Normale 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <u>Saint-Aubrin</u> (garçons) qui absorba l'école Saint-Joseph ▪ la Madeleine (filles) ▪ Notre-Dame (filles)
« le » secondaire	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ecole Primaire Supérieure (la Sup') conduisant aux brevets (enseignement moderne) ▪ Cours Complémentaire de Pasteur 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <u>Collège Victor-de-Laprade</u> (garçons) enseignement classique jusqu'à la 1^{ère} partie du baccalauréat ▪ La Madeleine (filles) (idem)

Les bambins de trois ou quatre ans, en provenance de tous les milieux, étaient confiés – pas tous – à une école maternelle, expression révélatrice : l'école, une seconde mère...! Le choix des familles répondait à diverses préoccupations : la proximité, c'était la commodité, l'attachement à certaines convictions semblant secondaire, comme on peut le constater au moment de la dispersion du groupe : la « grande école » n'est pas la même pour tous.

³ Cela ressort déjà de la « grille » scolaire (maternelle et élémentaire) de 1912-1913 proposée par Gérard Aventurier dans « Pasteur (1913-1993), parfum d'école et d'histoire », *Village de Forez*.

⁴ Consulter Joseph Barou : « L'Asile de l'hôtel d'Allard », *Village de Forez*, n° 10.

⁵ Les mots soulignés indiquent les étapes du cursus scolaire de l'auteur.

L'école Notre-Dame

L'école Notre-Dame du boulevard Chavassieu bénéficiait de sa situation « centrale » ; traverser le boulevard au début des années trente n'était pas un obstacle ! De là, des groupes de garçons et de filles en nombre sensiblement égal⁶. Comme à l'église, il y avait dans la salle de classe le côté « garçons » (côté fenêtres) et le côté « filles » (côté mur) mais à la récréation comme à l'extérieur lors des trajets l'entente, voire la collusion, étaient de mise, surtout pour se livrer à quelques gamineries (sottises pour les parents).

Le décor n'a probablement guère changé (?). Un large couloir conduisait à cette grande salle de la classe maternelle⁷. Le mobilier était fort simple : bureau de la maîtresse face aux rangées compactes des bureaux des enfants bien impressionnés cependant le tout premier jour ; cependant dans un coin de la salle, on notait la présence insolite, mais ô combien utile, d'un piano à queue !

Peut-on vraiment traiter de souvenirs ces quelques instantanés fixés néanmoins dans une mémoire balbutiante à l'instar des autres facultés intellectuelles ? A défaut donc de récit continu, des images encore bien nettes.

L'âme de la classe enfantine était naturellement la maîtresse. Les titres de « maître » et de « maîtresse » étaient admirablement justifiés par tout ce qu'ils représentaient : l'admiration et le respect d'une autorité. C'était l'une des découvertes – pour l'enfant – de la maternelle : dans la vie, il n'y avait pas que les parents qui exerçaient – plus ou moins – l'autorité.

Autre expérience redoutée pour certains – les têtes de Turcs ou les souffre-douleurs – celle des récréations où les « grands » (c'est-à-dire ceux qui avaient un an de plus) étaient tentés – c'est dans la nature humaine – d'exercer un autre type d'autorité. Le retour en classe semblait une sorte de délivrance, en retrouvant un lieu de calme, de sérénité... sous le contrôle de la maîtresse.

Un personnage : Mademoiselle Serres

En 1929 et dans les années suivantes, la maîtresse était mademoiselle Serres, Germaine Serres, un personnage de qualité ; une rumeur sympathique circulait : songez ! avec sa sœur Valentine, pendant les vacances d'été, elle « partait » en voyage ! On comprend pourquoi elle savait si bien à son tour « former la jeunesse ». Elle découvrait rapidement le caractère de chacun, agissant en conséquence, en signalant notamment aux parents les points à surveiller. Elle gérait donc son effectif avec une extrême compétence... conciliable avec le loisir de se préparer, avec une bouilloire électrique, tisanes, café ou chocolat... Sans doute voulait-elle se faire pardonner sa gourmandise (?) quand elle accordait sa confiance à tel ou tel pour lutter contre les moustiques à l'aide d'un pulvérisateur Fly-tox... magique.

Germaine Serres participait aux activités du Groupe artistique de Montbrison ; elle tint le rôle de Jeanne d'Arc... jusqu'au bûcher. La représentation avait lieu salle Notre-Dame (devenue le cinéma Rex) ; son interprétation fut remarquable, émouvante. Ses talents de comédienne – au sens noble – lui inspirèrent sans doute certaines attitudes, telle cette scène tragi-comique : inventée pour les besoins de... la cause pédagogique ! La bande de marmots qu'elle avait en charge pouvait se montrer turbulente, un peu plus, un peu moins selon les jours. Les « trucs » usuels pour barrer la route à l'anarchie (menace d'appeler la directrice, simulacre de quitter les lieux, en réalité aller bavarder avec la collègue d'à côté...) n'ayant pas, certain jour, été efficaces, la maîtresse sortit par la grande porte, la ferma et dans le couloir s'étendit sur le sol, les yeux clos ;

⁶ On peut regretter le caractère ségrégationniste de la photo de « classe ».

⁷ Les grandes dimensions sont toujours et partout de rigueur. Chacun peut, à l'occasion des consultations électorales, être appelé à exprimer son vote dans l'une de ces écoles maternelles... Une véritable journée « portes ouvertes ».

l'alerte – bien programmée – amena la collègue, complice, à prendre en charge les terribles bambins. « Venez voir ce que vous avez fait ! » L'émotion fut grande, en effet, mais, comme par hasard, c'était l'heure de la récréation... A la reprise, c'est une classe un peu inquiète qui retrouva sa maîtresse, laquelle, sans grandiloquence, mais avec son cœur, pardonna.

Mademoiselle Serres était, comme dans toute maternelle, aidée pour les tâches subalternes mais incontournables par deux personnes, deux sœurs, mademoiselle Maria et madame Raboteau, qui habitaient presque en face de l'école. Ce n'est cependant pas une sinécure que de veiller à la tenue vestimentaire de cette marmaille surtout en périodes d'hiver. Enlever, remettre, ranger... pratiquement huit fois par jour si l'on tient compte des récréations. Le vestiaire, c'était la large surface du piano à queue, en compagnie des sacs ou petits paniers renfermant les goûters. Evidemment, les problèmes d'hygiène étaient aussi le lot des deux sœurs ; en enlevant les bonnets ou autres coiffures, elles pouvaient se permettre de « gratouiller » les tignasses, où se logeaient parfois des hôtes indésirables. C'est ainsi qu'un beau jour, un adorable rejeton put rentrer à midi dans le magasin familial en clamant « maman, j'ai des totos... ». En dépit de ces tâches sans fin, les deux sœurs trouvaient le temps de conseiller les sujets en difficulté devant leur ardoise où il fallait tracer des barres ou des éléments de lettres.

Dans cette classe de maternelle, il y avait deux niveaux. Les débutants qui, dans la pratique, se sont quelque peu familiarisés avec le système au printemps précédent ; en tenant compte des gripes et des inéluctables maladies infantiles, on peut estimer que l'équivalent d'une année scolaire n'était que de la mise en route, le temps de la maternelle représentant environ trois ans en moyenne.

Les débutants assidus et appliqués pouvaient s'initier en même temps que les grands à l'apprentissage de l'écriture, de la lecture et... des chiffres. Consulter un abécédaire représentait une véritable entrée dans le monde de la Connaissance. La dernière année de la maternelle préfigurait quelque peu le cours préparatoire.

De multiples images surgissent dans le souvenir de la classe enfantine. La grande punition était la mise au coin⁸, la tête du coupable bien calée dans l'angle, curieuse coutume vaguement inspirée peut-être du pilori. Pour le malheureux, le pire eût été l'arrivée impromptue de Madame la directrice. La grande récréation de la matinée se déroulait après celle des classes primaires pour éviter les risques d'incidents ou d'accidents. L'enseignement religieux n'était pas systématique ; il pouvait être intégré à la petite leçon de morale qui ouvrait le matin les activités. Il s'agissait tout simplement d'une historiette servant à faire passer un message : la propreté du corps introduit aux considérations sur la loyauté, la probité, la franchise... Le héros, sur ce thème, était un certain Pierre, Pierre le Malpropre. Mais quelle pouvait être l'opinion d'un père de famille, quand son gamin chéri venait à midi lui raconter à son tour l'histoire du père *Malpropre* ?

Ces parents, injustement et involontairement visés, se relayaient cependant pour être les accompagnateurs de groupes à la sortie de l'école : il y avait ceux du boulevard Lachèze, de la rue Tupinerie, de la rue Victor-de-Laprade et de la rue des Arches... Encadrement souple, car il n'y avait pratiquement aucun danger.

La distribution des prix représentait un moment très solennel à la salle Notre-Dame sous la présidence de Monsieur l'Archiprêtre. Dans ce décor de théâtre, devant le grand rideau rouge de la scène, s'étirait la longue table chargée de livres. Après les discours, la proclamation du palmarès très attendue par les élèves et... les parents n'était finalement que le prélude aux grandes vacances.

⁸ Pas de sévices corporels, ni de bonnet d'âne.

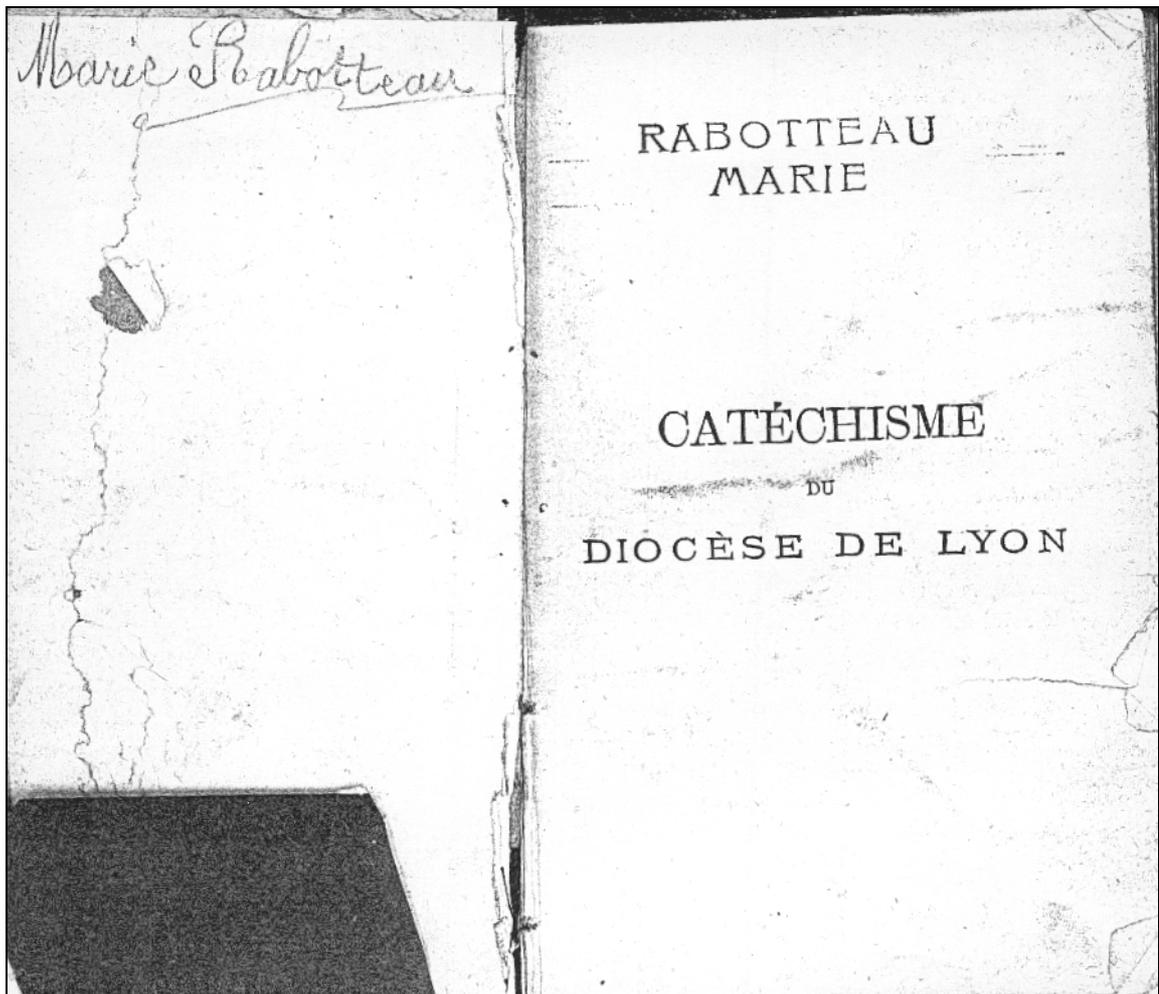


Ecole maternelle de Notre-Dame - Les garçons (1930)

2^e rang debout : ? ; Jaegy ; P. Galletti ; ? ; L. Sijallon ; L. Triomphe ; ? ; M. Blanc ; ? ; M. Labouré

1^{er} rang debout : Durand (Dudusse) ; Durand (Nenesse) ; N. Fayard ; ? ; M. Plasse ; E. Chassin

Assis : R. Gauthier ; ? ; M. Vially ; P. Demeure ; Ch. Galleti ; R. Préchonnet ; H. Plagne



II – Ouverture sur le monde

1/ L'école Saint-Aubrin

Ce n'est pas sans un petit pincement au cœur que l'on quittait l'école enfantine pour la grande école : déjà du passé, adieu la maîtresse, l'ambiance si sympathique d'un groupe mixte d'enfants. En entrant à la « grande » école des garçons, n'allait-on pas tomber sous la tyrannie de quelque garnement ? Mais il fallait y aller, toutes larmes écrasées et puis il y aura le maître ; dans ce temps-là, le mot « d'instit' » n'était pas utilisé... du moins à Saint-Aubrin.

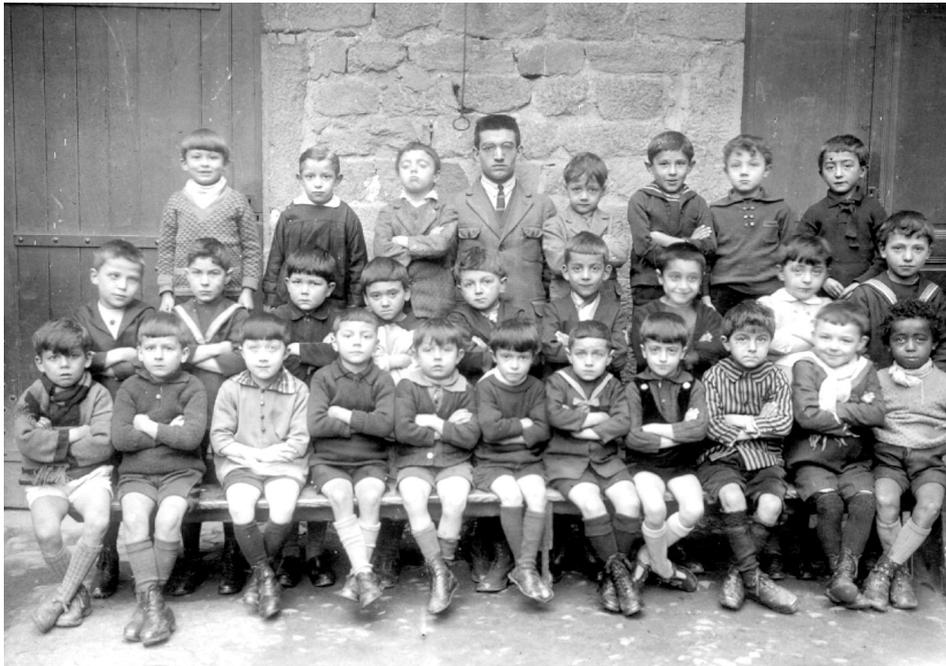
Petite visite des lieux

L'école porte le numéro 19 de la rue du Collège, mais quelle rue ! Un parcours plat d'abord depuis la place Saint-André, ensuite un méchant petit raidillon au bout duquel en tournant à gauche on peut reprendre son souffle jusqu'à l'église Saint-Pierre à moins de s'attaquer franchement à l'escalade de nombreux et larges escaliers qui amènent à ce qui était désigné couramment comme le Quartier Latin⁹. Objectivement, ce quartier du Calvaire est le plus ancien de la ville, puisqu'une foule d'indices rappelle l'existence sur la butte du château des comtes de Forez ; de là certains aspects ruiniformes guère engageants, ailleurs des couvents (Visitandines, Ursulines) ou des particuliers ont adapté leurs installations au site. L'entrée de l'école est là, à gauche – encore trois ou quatre marches à gravir – au sommet du grand escalier monumental qui aurait pu lui aussi inspirer quelque Eisenstein local.

Une courte allée entre deux murs conduit au bâtiment principal ; un couloir, droit devant, débouche sur une courette coincée entre un haut mur et les classes ; on note côté mur une chapelle guère utilisée alors que la petite cour, lieu de dégagement habituel, servait au regroupement, une fois l'an, de tous les élèves pour célébrer Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes : l'hymne chanté à l'unisson, soigneusement appris, glorifiait le « vainqueur de l'ignorance à l'homme si fatale ».

Les quatre salles de classe se succédaient selon une logique incontournable depuis la quatrième jusqu'à la première ; cette dernière qui accueillait en fait deux niveaux était très vaste : dans le petit couloir d'accès, l'armoire à pharmacie très souvent sollicitée pour livrer ses principaux trésors de secours d'urgence : gaze et coton hydrophile, eau oxygénée, mercurochrome, sans oublier l'alcool de menthe et le petit sucre pour les cœurs défaillants.

⁹ Appellation non contrôlée. Est-ce à cause de la présence du collège où le latin était le symbole d'un enseignement classique ou une référence qui n'avait pas trouvé place dans le célèbre hymne montbrisonnais qui avance hardiment une comparaison soignée avec Paris ? (Notre-Dame, la butte... mais le Vizézy constitue une sorte de défaut).



Ecole Saint-Aubrin ; classe de 4^e - année 1931-1932 (?)

Le maître est M. Jacquet. En l'absence de noms au verso du document, les identifications sont délicates. On remarquera cependant au premier rang, assis, à l'extrême droite, le toujours très souriant Welniak et le jeune Africain Fal.

LA MONTBRISONNAISE

Poésie de Victor JACQUET (Chanson - Marche) Musique de Claudius RACODON (Mouvement de Marche)

Il est u - ne charmante vil - le Sise en plein
 Il est u - ne charman te vil - le Sise en plein.
 mi lan du fo - rez. Se - jour pit - toresque et tran -
 mi lan du fo - rez, du fo - rez Se - jour pit - toresque et tran -
 quil - le A deux pas des ver - tes fo - rêts
 quil - le A deux pas des ver - tes fo - rêts, oui, des fo -
 Com - me Pa - ris, el - le pos - se - de
 rêts - Com - me Pa - ris, el - le pos - se - de
 Sa bûte et. No - tre Dame aus - si. Bien que son
 Sa bûte et No - tre Dame aus - si, aus - si, Bien que son
 fleur, on le con - cé de, Ne soit qu'un pe - tit Vi - gé -
 fleur, on le con - cé de, Ne soit qu'un pe - tit Vi - gé -

Refrain

En - sem - ble, a - mis, sans crainte qu'on nous nul - le
 33. Quin Vize - 34. En - sem - ble, a - mis, sans crainte qu'on nous nul - le

A plei - ne voix, chan - tons no - tre chan - son Et que l'é -
 A plei - ne voix, chan - tons no - tre chan - son Et que l'é -
 cho des vieux remparts - saï - le Au cri de " Vi - ve
 cho des vieux remparts tres - saï - le Au cri de " Vi - ve
 Mont - bri - son ! Au cri de " Vi - ve Mont - bri - son !
 Mont - Bri - son, de Montbrison, Au cri de " Vi - ve Mont - bri - son ! "

- 1 -

Il est une charmante ville
 Sise en plein milieu du Forez
 Séjour pittoresque et tranquille
 A deux pas des vertes forêts.
 Comme Paris, elle possède
 Sa bûte et Notre-Dame aussi,
 Bien que son fleuve, on le concède,
 Ne soit qu'un petit Vézère.

(au Refrain)

- 2 -

C'est le nid d'où notre volée
 S'éparilla dans l'horizon;
 Ainsi le veut la destinée:
 On déserte un jour sa maison.
 Mais on a beau courir la chance,
 Ici, le cœur est enchaîné,
 Et l'on garde une préférence
 Pour la province où l'on est né.

(au Refrain)

- 3 -

Petite ville solitaire,
 Pour ceux qui de toi sont partis
 Tu demeures le coin de terre
 Où tous leurs rêves sont blottis.
 Et dans leur course vagabonde
 Qui les entraîne à l'avenir,
 Même exilés au bout du monde,
 Ils t'adressent leur souvenir.

(au Refrain)

- 4 -

Mais aujourd'hui, tu les accueilles.
 Salut à ton vieux boulevard,
 A ton Calvaire, aux fraîches feuilles
 De ton coquet Jardin d'illard.
 Salut à ta tour historique,
 A tes clochers, à ton blason,
 Humble cité pour nous unique,
 O bonne ville, ô Montbrison.

(au Refrain)

La grande cour de récréation, côté sud du bâtiment d'école (peut-être un témoin d'une ancienne basse-cour castrale) avait – pour des mômes – de belles proportions et encore l'espace était réduit par l'existence d'un jardin, interdit d'accès bien entendu sauf un jour où notre groupe emprunta un escalier souterrain pour déboucher dans la rue, par ce que l'on appelait au Moyen-Age une poterne. Cette cour avait son préau au sol poussiéreux, où plusieurs portes ouvraient sur la grande salle Saint-Pierre, lieu traditionnel des distributions de prix de l'école Saint-Aubrin, mais aussi salle de théâtre (il y avait parterre et tribune) sinon salle d'entraînement pour les P'tits Fifres, gymnastes ou musiciens. De temps à autre, le préau abritait les barres parallèles et les rêves de futurs gymnastes pouvaient se développer.

Les maîtres

Ils étaient tous en ce temps-là des Frères des Ecoles Chrétiennes qui ne portaient pas l'habit du fait de la législation sur les congrégations. Aussi le gamin qui en classe pensait donner le premier une bonne réponse à une question se tortillait sur son banc, se levait à demi, tout en claquant des doigts en disant - criant presque - : « M'sieu, m'sieu ».

Ces maîtres, toutes affectations confondues, étaient de 32 à 37, Messieurs Bourgin, Gouy, Cizeron, de Vilaine, Laugrost, Pauze, France, Basset... et des oubliés certainement. M. Jacquet avait laissé un très vif souvenir et beaucoup de regrets. Le plus pittoresque était le « père » Cizeron, un vieux de la vieille école qui exerçait un magistère redouté à l'aide de sa petite « vipère », c'est-à-dire une baguette tordue qui avait dû, depuis le XIX^e l'aider à corriger la position défectueuse des doigts malhabiles crispés sur leur porte-plume « Sergent- Major ». On peut estimer que ce vieux rusé prenait surtout plaisir à agiter ce grotesque symbole d'autorité.

Il y avait aussi certains intervenants occasionnels : l'inspecteur évidemment (monsieur Fabre ? ou quelque chose de ce genre) personnage à l'allure de circonstance, juste ce qu'il fallait de raideur pour impressionner les élèves (les enfants, disait-il) à défaut du maître ; mais il jetait un regard sur nos cahiers par-dessus nos petites épaules, faisant des remarques ici ou là : offusqué par les bourdes « ce n'est pas le maître qui vous a appris cela ! » Oh ! le maître nous avait prévenus de la visite de l'inspecteur, mais nous, les élèves, avons mis du temps à réaliser que finalement c'était le maître qui était inspecté... le doute était permis.

Deux autres intermittents effectuaient des visites régulières dans la classe de préparation au certificat d'études, des « spécialistes » de l'écriture et de la musique.

Le certificat d'études

Ce « certif » ou « certo » était en effet l'objectif essentiel. Dans les années Trente, la scolarité était obligatoire jusqu'à l'âge de douze ans. Les familles souhaitaient ardemment que leur progéniture ait ce passeport de base pour l'entrée dans la vie active ; tout emploi officiel nécessitait ce précieux parchemin. C'était une sécurité : tant mieux si l'enfant poursuivait quelques études au-delà du certif'.

Le certificat était une épreuve très complète : nécessairement la dictée et les questions de grammaire, mais aussi de compréhension du texte, une rédaction, l'arithmétique avec ses exercices de calcul et le problème... mais aussi l'éducation physique, l'écriture et la musique (chant). La Marseillaise figurait en tête du programme imposé, ainsi que quelques chants patriotiques facultatifs. A Saint-Aubrin, la *Marche Lorraine* était privilégiée.

C'est en fonction de ces exigences que le perfectionnement des acquis en classe était assuré par nos deux itinérants : le maître en écriture avait une façon toute personnelle (accent) de prononcer la « ronde », le maître de musique, obligé de se battre avec un guide-chant à pédales dont les soufflets geignaient si fort que l'on percevait à peine l'allure de la phrase musicale. Une misère !

Mis à part ces détails sans grande importance finalement, l'enseignement reçu de la quatrième à la première était solide, donné avec dévouement comme dans les autres écoles de la ville, spécialement à l'Annexe. L'école Saint-Aubrin avait aussi ses lieux quasi mythiques, par exemple, on savait, en 1932-34, qu'il y avait à l'étage dans le bâtiment à droite de l'allée d'entrée un cours supérieur (préparation au Brevet) section qui disparut rapidement. Plus attractif était l'étage au-dessus des classes : deux salles se partageaient l'espace : l'une très grande où tous les écoliers se retrouvaient pour entendre les classements trimestriels : la solennité du moment éclipsait la remise chaque semaine classe par classe de la croix d'honneur au plus méritant. Le rouge sur fond de blouse noire était du plus bel effet. L'autre salle était un... laboratoire ! Sciences naturelles (collections, herbiers...) sciences physiques y étaient représentées à l'usage des « grands » qui, grâce aux expériences, que réalisait le Maître avec succès, étaient initiés – avec vérification sur un manuel – aux phénomènes de la dilatation des métaux, du vide, de l'apesanteur, de l'attraction des corps, de l'analyse chimique, etc. C'était déjà le programme – ou presque – de la classe de seconde cinq ans plus tard. L'école primaire était réellement une préparation efficace pour l'avenir si bien que les responsables de l'enseignement libre avaient mis sur pied un certificat d'études de l'enseignement libre, pour offrir une consolation éventuelle à ceux qui n'avaient pas obtenu le *certo* ; tout le monde se présentait aux deux, ce qui doublait les possibilités de gain de la maison Sciau, qui encadrait les précieux « parchemins ». En 1937, c'est le chanoine Finet – il joua ultérieurement un rôle important dans la communauté de Châteauneuf-de-Galaure – qui présida l'annonce des résultats du certificat d'étude libre dans la grande salle de l'école Saint-Aubrin.

2/ Aspects variés de la vie scolaire

Il convient de noter en premier lieu le travail à la maison aussi sacré que l'application en classe ; c'était aux parents qu'il incombait d'être vigilants, sinon... Sur un cahier spécial dit cahier du soir, il fallait aligner force exercices grammaticaux et arithmétiques (selon le niveau : opérations, problèmes). En toute objectivité, il y avait là une source d'inégalité en fonction de l'aide éventuelle du milieu familial : un peu, beaucoup ou pas du tout. Par contre, les conditions matérielles étaient sensiblement les mêmes pour tous : dans les années 30, l'*Energie industrielle*, dont le siège était à L'Arbresle, tentait d'achever l'équipement des logements en électricité ; les pannes étaient fréquentes et le travail se faisait comme cinq ou six siècles plus tôt – c'est Ronsard qui l'a chanté – à la chandelle, ou avec quelques quinquets à l'huile ou à pétrole. Dans les collectivités – et encore pendant les années quarante ! l'équipement du gaz assurait un dépannage à peu près satisfaisant même si les visages prenaient une coloration verdâtre qui aurait pu convenir aux sorcières.

La visite médicale annuelle était assurée par le docteur Perdu, un peu bourru, surtout lors des séances de vaccinations, mais d'une patience exemplaire : combien de fois a-t-il dû signaler aux familles tel ou tel problème de vue de leur enfant ? Une fois, deux fois etc. jusqu'à ce que l'on quitte l'école primaire.

La gymnastique – on disait la gym' – et non l'éducation physique, expression des années 40, consistait en effet à exécuter un certain nombre d'exercices d'assouplissement (*sic*) sous la direction du maître de chaque classe. On imagine ce que cela pouvait donner lorsque celui-ci prenait de l'âge ou de la bedaine. Les flexions, étirements (extensions, pardon !) et « pompes » au sol ne duraient finalement pas très longtemps, le dérouillage réel se faisant au cours d'une séance de petit footing assez tranquille tout autour de la grande cour.

Certains étaient d'ailleurs fort habitués, car l'une des punitions ordinaires était fondée sur une unité : le tour de cour (10, 20, et plus). Le règlement ne précisait pas la vitesse, le rythme. En principe, en marchant – mais allez-y voir, la chiourme n'existait pas. Les autres sanctions étaient le

« piquet », la mise à genoux sur l'estrade devant le grand tableau noir, les « lignes » à faire signer par les parents ou la retenue après la classe du soir.

Cette grande cour accueillait toute la population scolaire pour la mise en rang avant chaque reprise du travail. Que l'ordre règne, a signifié la cloche cinq minutes auparavant.

Deux bonnes coupures le matin et l'après-midi étaient les bienvenues : toute latitude était laissée aux écoliers pour organiser leur temps de loisir ; la « récré » libérait les énergies qui s'exprimaient selon des us et coutumes bien enracinés. Le jeu de « A chat perché », faute de perchoir permanent, s'était mué en exercice de « patte en l'air » : Courir pour courir, à travers une centaine d'individus cela devait s'organiser ; aussi très régulièrement se formait un trio ou quatuor d'imaginatifs qui, bras dessus, bras dessous, sillonnaient la grande cour en chantonnant une serinette « qui c'est qui veut jouer aux gendarmes et aux voleu-res ? » Un beau thème de chasse à l'homme, de quoi dégourdir les petites jambes des écoliers. Un groupe assez sérieux se formait aussi pour jouer au football ; passons sur la qualité du ballon, souvent crevé, ou vraiment à bout de souffle, grâce à quoi peu de vitres étaient victimes de ce jeu ; l'un des deux camps avait pour « capitaine » le surnommé « Tardieu » - nom bien connu alors d'un homme politique français qui avait d'ailleurs rendu visite à Montbrison ! – « Tardieu », garçon vigoureux, plus à l'aise dans l'exercice physique qu'en classe – même au fond – ne pouvait supporter la défaite ; un jour son gardien de but s'avérant incompetent il lui rendit sa liberté : « F... le camp, c'est moi qui fais goal ». Dès les premiers frémissements du printemps les jeux de billes et d'agates envahissaient tout le terrain.

Monsieur Laugrost, quand il était chargé de surveiller la « récré », se tenait sur la hauteur près du couloir d'accès aux classes ; autrement dit, il contrôlait le passage, interdisant aussi aux timorés ou frigorifiés la route du confort ou de la tranquillité, mais cette vigilante sentinelle aimait la compagnie, de ses élèves en particulier, avec qui il bavardait, mi-sérieux, mi-plaisantin. Un jour, il fit une sorte de cours sur les prénoms donnant une biographie résumée des saints patrons : on eut droit cette fois-là à l'éloge de saint Benoît Labre et de Raymond de Peñafort.

Une catégorie d'élèves pas très nombreuse cependant avait dans la pratique un statut un peu spécial, car habitant des hameaux éloignés (la Guillanche, Faury, l'Olme ...) ils ne pouvaient faire l'aller et retour pendant le temps de midi ; ils étaient donc autorisés – faute de cantine – à consommer leur repas à l'école et, l'hiver, ils faisaient réchauffer leur gamelle sur l'énorme poêle en fonte de la grande classe.

L'initiation artistique – un grand mot ! – occupait une place tout à fait correcte à travers le dessin ou l'apprentissage d'un pinceau, et au moins une fois par an, se tenait une exposition des meilleures œuvres que les parents étaient conviés à apprécier : « Tu vois, X ou Y, ils savent bien faire ». Et attrape le compliment ! Côté musical, en faisant fi de l'instrument brinquebalant, il y avait le chant : certes le solfège se bornait à monter et descendre la gamme, mais le fameux certif' exigeait surtout de savoir chanter, du moins avoir retenu les paroles ; il y avait donc un répertoire de chansons gentillettes exécutées à l'unisson, une idée de polyphonie était donnée par quelques canons sur le modèle de Frère Jacques ! Les « casseroles » étaient priées de respecter le moderato les jours de prestation publique, c'est-à-dire lors de séances récréatives dans la salle Saint-Pierre où les groupes interprétaient des saynètes (voilà aussi l'art dramatique) ; c'étaient les grandes manœuvres avec, en perspective, la distribution des prix. Tous les acteurs connaissaient alors les secrets des coulisses et le trou du souffleur.

Le tableau de la vie à Saint-Aubrin serait incomplet si l'Amicale des Anciens Elèves n'était pas mentionnée ; aussi active que discrète, elle assurait aux enseignants un soutien moral, une contribution financière (prix)... En deux occasions majeures, les écoliers constataient cette vigilance : chaque année avait lieu une sortie – à pied – jusqu'à la « Campagne » du petit séminaire à Moingt. Le clos était immense, équipé (modestement !) d'installations sportives, de vraies parties de foot avec un vrai ballon pouvaient être organisées... Et venait l'heure du goûter :

on avait aperçu une camionnette livrer des corbeilles, des caisses ou des cageots. Les élèves étaient rangés le long du mur sud, à l'ombre, et la distribution du saucisson, du chocolat et du pain à profusion s'effectuait en bon ordre. La boisson était de l'inévitable antésite. A la fin un des maîtres – faisant fonction de directeur – adressait les remerciements chaleureux de toute la « famille » scolaire aux grands anciens de l'Amicale initiateurs de cet après-midi de détente et réclamait un vibrant hommage à leur représentant « Vive monsieur Veyrard ». Un instant inoubliable.

Un autre geste de l'Amicale, très apprécié des bénéficiaires, était le voyage offert aux lauréats du certificat d'études. En 1937, la destination fut Saint-Bonnet-le-Château. Une expédition tout à fait réussie. Sous une surveillance... bienveillante, la troupe de lascars récemment titrés prenait le train jusqu'à Bonson, carrefour ferroviaire, départ de la ligne Bonson-Sembadel desservie par ces fameux « tacots » de l'époque P.L.M. sifflant, crachant leurs escarbilles sans pour autant avancer davantage. C'était aussi le cas de la « Galoche » desservant la ligne Montbrison - Lyon Saint-Paul.

N. l'un des lauréats en goguette tenait ce jour-là une forme éblouissante ; il chantait, tantôt l'air de rigueur :

*C'est le piston, piston, piston
Qui fait marcher la machine
C'est le piston, piston, piston
Qui fait marcher les wagons*

tantôt, lorsque le convoi quittait une de ces grandes gares qui avaient noms : Nus, Luriecq ou Valinche, N. intenable, le buste hors de la portière, entonnait le « Il est cocu, le chef de gare... » La matinée était déjà bien avancée quand le petit groupe quitta la gare de Saint-Bonnet-le-Château pour visiter la fabrique de boules où la curiosité des jeunes diplômés fut bien tenue en éveil ; après une salubre excursion pédestre jusqu'à la collégiale, ce fut l'impressionnante descente dans le caveau aux momies, l'une des curiosités de Saint-Bonnet. Le repas de midi, très soigné, fut servi au restaurant Maumey, famille de l'abbé Maumey, professeur à Victor-de-Laprade. Le représentant de l'Amicale des Anciens Elèves de Saint-Aubrin veillait constamment à ce que tout fût irréprochable. Message reçu : le retour fut sans histoire, la séparation marquée par la reconnaissance « Merci M'sieur, ci M'sieur, ci M'sieur... » et aussi une petite nostalgie, d'un beau voyage, sûrement, mais encore à cause de la perspective d'une séparation proche (finies les classes primaires !) alors que venait à peine de naître une bande de copains.

3 - Le patro, chez les garçons

La coupure hebdomadaire du temps scolaire était située le jeudi (et le resta longtemps). Pour tous les enfants qui suivaient les cours de catéchisme, il y avait une messe spéciale « enfants » à huit heures, après quoi chacun était libre de ses activités en fonction de ses goûts et des contingences familiales. Le désœuvrement guettait : « M'man, je sais pas quoi faire ! » La réponse fusait : « Apprends tes leçons ! » et le gosse tenace : « j'les sais déjà ».

Pour les enfants d'artisans, de cultivateurs, de commerçants... il y avait peu de problèmes étant donné l'attraction de l'atelier ou de la boutique et les contraintes de la terre. Mais beaucoup d'autres, plus ou moins enthousiastes, allaient au patro ; c'était précisément l'une des activités essentielles¹⁰. Nulle inscription, aucune cotisation... l'entrée libre.

A Montbrison, deux patros fonctionnaient, l'un le matin dans les locaux de la paroisse Saint-Pierre, sous la grande salle, l'autre l'après-midi, rassemblement dans la cour de la salle

¹⁰ Dans les cités ouvrières surtout, activités semblables dans les amicales laïques, voire de patronages laïques ; cf. le très illustre P.L.O. (patronage laïque d'Oullins).

Notre-Dame, boulevard Lachèze. Deux patros ouverts à tous, sans aucun prosélytisme en dépit des apparences.

Au patro de Saint-Pierre, l'animateur était (dans les années 30) l'abbé Bossu, professeur de lettres en première au collège Victor-de-Laprade. Il donnait de son temps à la paroisse Saint-Pierre qui avait perdu depuis peu son dernier vicaire ; l'abbé Bossu donnait une forte impression de dynamisme : s'il recevait l'aide de quelques bénévoles pour sortir des placards des monceaux de magazines, de livres mille fois triturés, des jeux de société, il savait en imposer à ces plusieurs dizaines de petits bonshommes au moment du cinéma, une séance d'une heure environ qui terminait brillamment la matinée. Le « machiniste » faisait des prouesses avec l'incontournable Pathé-Baby ; le noir et blanc n'était pas un problème pour rire des pitreries de Charlot ou de Bille-en-bois, le muet non plus, car l'abbé Bossu ne l'était pas, il commentait les aspects techniques un peu difficiles des films documentaires, et, à volonté, quand il ne disposait que du projecteur manuel, il pouvait à sa guise ralentir l'action, développer les sous-titres, ou au contraire accélérer le mouvement...quand les embrassades semblaient se prolonger indûment. Parfois, le petit séminaire prêtait son « gros » appareil automatique sous la responsabilité de l'abbé Dubuisson. La sortie était un joyeux tohu-bohu, la jeune assistance jaillissant comme deux flots des portes largement ouvertes évoquait un court instant l'ambiance de fin de soirée sur les grands boulevards !

Ce patro du matin – si le temps n'était pas trop défavorable – connaissait aussi des activités de plein air pour certains, les plus « physiques » ; les autres, plus « cérébraux », compulsaient avidement les revues, à la recherche des exploits du cow-boy Jim Boum et de Tintin (déjà !). Au dehors, le quartier du Calvaire et tous ses débris de forteresse (ah ! les souterrains !) constituaient un cadre idéal et permanent soit pour de simples balades par petits groupes, soit pour des jeux sur le thème inépuisable de la lutte entre deux camps qui, à chaque sortie risquait de dérapier lorsque ceux du patro rencontraient une sorte de bande organisée dite la bande à G. (nom ou surnom du chef) ; aussi, côté patros, une vocation de chef était née dans l'âme de F. Cependant jamais un accrochage n'a dégénéré.

Quant aux amateurs de découvertes pédestres, ils devaient soigneusement éviter, dès la première maison à gauche dans la rue Saint-Aubrin, certaines projections de pots de chambre. Sinon le côté pittoresque et mystérieux inspirait le rêve. Le clou de la promenade – toujours un peu espéré – c'était la rencontre d'une sorte de véritable sorcière, la mère S., une vieille femme entortillée dans des haillons d'une saleté repoussante, près d'un abri qui avait dû être un W.C. public, sur un terre-plein avant d'arriver vers les prisons. On l'apercevait parfois en ville où tout le monde se détournait. Dans sa résidence, elle « faisait » les cartes, les lignes de la main le plus sérieusement du monde. Elle grommelait des imprécations quand elle réalisait qu'elle ne recevait aucune piécette et que les petits gars s'éloignaient avec de grands rires. Mais ils ne disaient rien aux parents !

Les fidèles adeptes du patro se retrouvaient dès le début de l'après-midi dans la cour de la Maison des Œuvres. Par rapport au matin, changement de décor, de responsables (paroisse de Notre-Dame) de style, donc d'activités... Tout cela révélant un authentique sens pédagogique.

Par très mauvais temps – il fallait bien accueillir ces gosses demandeurs de détente ! - et après, semblait-il, de mûres discussions, à la grande satisfaction de tout le monde, il était proposé une séance de cinéma, rarement le film programmé pour le samedi et le dimanche proches, plutôt un court-métrage ou un comique (Laurel et Hardy) avec de confortables entractes. On arrivait ainsi peu à peu, avec quelques informations ou annonces pratiques, vers 16 heures, l'heure du goûter à la maison.

Le responsable était l'abbé Martin¹¹, vicaire à Notre-Dame chargé particulièrement des mouvements masculins (hommes, garçons) mais « sur le terrain », il était relayé par l'abbé Gagneur, préfet d'étude au collège Victor-de-Laprade, formé visiblement au scoutisme (il arborait sur sa soutane un gros ceinturon de cuir) quant aux méthodes, aux « trucs » pourrait-on dire. Secondé par deux grands élèves, pour la plupart futurs aspirants au sacerdoce, il avait instauré un système d'équipes avec fanions aux différentes couleurs, avec naturellement chefs et sous-chefs, dans l'ordre, qui devaient toujours être les premiers aux rassemblements. Pas de clairon, mais le sifflet. Le contrôle de l'effectif vite réalisé : x équipes (= x fanions) x 10 = n. Il était facile de voir si on avait perdu un étourdi dans les bois... Une telle structure souple facilitait aussi les déplacements en ville : en rang par deux dans les passages étroits et même par quatre sur les contre-allées des boulevards qui ignoraient alors le stationnement des automobiles. Cela donnait sans doute une image flatteuse d'un groupe discipliné, organisé et qui chantait ! Le chant de marche pallie l'absence de fanfare ; l'abbé Gagneur avait son répertoire, ses morceaux choisis : pas trop d'airs à relent militariste chers aux patros d'avant 1914, mais une palette de quelques pièces – paroles et musique – qui convenaient assez bien aux exécutants. Le thème très fréquemment utilisé était celui de Malbrough qui s'en va-t-en guerre... En versions différentes.

Le classique (aujourd'hui : basic !) c'est

*Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre
Ne sait quand reviendra (bis à l'octave supérieure)*

L'air est très alerte, enlevé, la cadence est rapide, celle des jambes aussi. Convient bien aux départs.

Pour les déplacements plus longs, plus lents, il y avait un Malbrough alourdi par une glose morale !

*Malbrough s'en va-t-en guè-ère
Mironton, mirontaine
Malbrough s'en va-t-en guè-ère
Ne sait quand reviendra ...
Et c'est pas vrai ! (crié, plus que chanté)*

*Ah, il fallait pas il fallait pas qu'il y aille
Ah, il fallait pas, il fallait pas y aller.* } bis

A travers le répertoire, on perçoit nettement l'influence des chants de marins, qu'ils soient de haute mer, ou seulement mariniers sur la Loire (de l'estuaire jusqu'à Orléans notamment). D'où le très fameux « petit navire » lui-même pourvu de développements assez extravagants

*Il était un... petit navire (bis)
Qui n'avait ja, ja, jamais navigué (bis)
Ohé, ohé !
Ohé, matelots ... de la belle « Eugénie »
Tout'pavoisée aux brillantes couleurs
Et leur vaisseau revenant d'Italie
Était chargé d'macaronis (sic !)*

¹¹ Le dynamisme de l'abbé Martin transparait avec fidélité dans « Au temps des P'tits Fifres Montbrisonnais », *Village de Forez*.

*Si la piquette est bonne
 Amis, buvons un coup
 Car le jus de la treille
 Eveille nos amours.*

(bis)

Chansonnette aux mâles accents (buveur et joli cœur) qui faisait oublier la fatigue.

Même l'élégiaque « ne pleure pas Jeannette » bien martelé devenait une marche héroïque, cette tendrette refusant un baron pour mari afin de rester fidèle à son ami Pierre « celui qu'est en prison ». Las ! à la fin, « on pendouilla Pierre et « sa Jeannette avec ». Toujours la marche, funèbre celle-là.

Bucolique en diable, « Hélène se promène dans un jardin fleuri... sur les bords du ruisseau, tout près du vaisseau, char... mant matelot » faisait partie des airs sélectionnés par l'abbé Gagneur qui devait avoir des relations avec les scouts marins, car il récidivait avec un thème proche :

*J'ai trois vaisseaux, dessus la mer joli...e (bis)
 L'un chargé d'or, l'autre d'argenterie.*

*C'est l'aviron qui nous mène, mène, mène
 C'est l'aviron qui nous mène en rond.*

*L'enchaînement rigoureux poursuivait :
 L'un chargé d'or, l'autre d'argenterie (bis)
 Et le troisième pour promener ma mie
 C'est l'aviron etc.*

Par la vertu de ces chants exécutés invariablement sur un rythme décidé, martial (l'évocation est loin d'être complète), on quittait rapidement la zone des boulevards et dès les dernières maisons franchies (la Craze, faubourg de la Croix) un coup de sifflet donnait la permission de rompre les rangs. Joyeuse débandade. Mais rien n'échappait au regard de l'abbé Gagneur, bien dissimulé derrière des verres fumés ; il devait déjà prévoir la mise en place du grand jeu dans les « bois » du Verdier, presque jusqu'à Vinols une légère variante consistait à utiliser le « Volcan » comme site essentiel des opérations de « prises de foulard », le lieu-dit des « gorges » de Curtieux admirable, fascinant, était plutôt réservé à de simples balades ; plus rarement les petits « bois » au-dessus de Pierre-à-Chaux. Il est probable qu'il fallait veiller à ne pas interférer avec les sorties en groupes des élèves internes des collèges de la ville. Le retour se faisait de la même manière, les temps inversés : d'abord la cohue, puis rassemblement et arrivée en rangs et chansons.

L'âme du patro ne pouvait s'assoupir pendant les grandes vacances : il y avait un patronage des vacances, sous la responsabilité de la paroisse Notre-Dame, donc de l'abbé Martin. Une expression de l'esprit patro différente des deux autres ; plutôt une façon de suppléer la colo qui ne pouvait accueillir tout le monde en proposant un grand bol d'air pur au cours d'une journée (le jeudi !) entière ce qui impliquait un but précis situé toujours à une dizaine de kilomètres environ de Montbrison : Bard, - souvent - Lérigneux, Chatelneuf, Essertines-Basses, Lézigneux (Vallensange) Verrières via Ecotay et le château de Meaux...

Ces sorties avaient (déjà !) des airs de randos contemporaines non seulement par l'attirail des marcheurs (musettes type 1900, ou sacs à dos, les premiers Lafuma) mais surtout par ce qui sous-tendait toute excursion : la découverte de la nature avec ou sans thème principal. Une certaine fois, comble – ou presque – de l'originalité, le programme était la remontée du Vizezy puis de la Trézaillette dans le lit de la rivière, en sautant de rocher en rocher (c'était l'été !) et si possible

sans jamais utiliser les rives. Lors des pauses, de jeunes et talentueux apprentis-braconniers remuaient des pierres sous lesquelles ils dénichaient les écrevisses ; quelques années plus tard, vers 1941/1942, un émule de ces spécialistes de la cueillette répondait à la question « Mais où trouves-tu toutes ces morilles ? – Au cul des arbres ! » Simple et sans réplique.

Ce qui n'était pas simple, c'était se baigner, les torrents n'offraient que quelques rares trous où tourbillonnait une eau claire . Or chez les gosses comme chez les adultes, nombreux étaient ceux qui faisaient suivre un maillot de bain. Les accompagnateurs formaient assez régulièrement un petit groupe compact qui partageait totalement les conditions de nomadisme de vacances : les cheminements, le pique-nique, les baignades, la chaleur et la soif. Ceux qui souvent ou un jour ou l'autre ont partagé – presque en copains – l'une de ces expéditions méritent d'être cités à l'ordre du patro : l'abbé Martin, le grand chef, les abbés Calamani et Pugnet avant leur ordination (toute personne portant soutane avait droit au « Monsieur l'abbé ») Beaudoux, Violet, Lafond... Les tempéraments s'exprimaient, on les voyait au « naturel », cela facilitait des rapports de confiance. Un jour la troupe faisait étape à l'étang de Vidrieux, l'après-midi ; baignade générale. En sortant de l'eau, R.E. fait un faux pas et se blesse douloureusement au pied, il peut à peine marcher malgré son courage et finalement s'arrête contre un talus. Emoi légitime : l'abbé Lafond au tempérament bouillant, impétueux, se démène, évoquant à voix haute hypothèses et solutions. Quelqu'un lui dit : « mais enfin pourquoi t'agiter ainsi ? – Et si la blessure de ce gamin s'aggrave, qui est-ce qui trinquera ? » – Alors on entendit cette réponse savoureuse de P. Violet, un verre à la main « Pour le moment, c'est moi ! » Historique, inoubliable.

Ce patro des vacances connaissait son temps le plus fort avec l'excursion à Pierre-sur-Haute. Départ en car au début de l'après-midi. Route nouvelle. Arrêt au Gros Fayard, à Fraisse ; direction Courreau, puis le long chemin forestier du bois de la Regardière ; après le gué des Planches, un regard seulement en direction des jasseries de Garnier, car la direction à suivre est celle des Jasseries de l'Oule. Encore ! disent les plus éprouvés par le parcours, peut-être ceux qui n'ont pas l'entraînement des patros du jeudi ! Car l'excursion de Pierre-sur-Haute fait recette : une rando sur deux jours ça fait bien... et ça fait mal ! Le temps pour tous d'arriver, de découvrir ce paysage envoûtant des Hautes-Chaumes de se familiariser avec les lieux, c'est le moment de tirer des sacs le premier des pique-niques amoureuxment confectionnés par les parents... Le « dortoir » c'est tout bonnement la grange à foin située au-dessus de l'étable ; nuit sur la paille dans le foin, le besoin de sommeil l'emporte sur tous les inconforts ; c'est fou ce que plusieurs dizaines de vaches peuvent être dérangeantes ! La surprise du matin, c'est le lait bourru, directement de la production à la consommation ; les appréciations partent en tous sens. Le prélude au final c'est la montée à Pierre-sur-Haute, alors entièrement libre d'accès : on se persuade d'entrevoir le Puy-de-Dôme à travers l'épaisse brume de beau temps et il est l'heure de prendre le chemin du retour, mais quel chemin ? Les stratégies patentées – notamment des aînés qui reviennent effectuer leur pèlerinage annuel sont là, au milieu des Hautes-Chaumes, carte d'état-major déployée, cherchant à s'orienter : « là, c'est Sauvain et ce n'est pas là qu'il faut aller ! » Il faut surtout éviter les narses, ces lieux humides à la réputation maudite et faire vite pour être au rendez-vous avec le car... Mission toujours accomplie.

4 - Avec les enfants de chœur

Cette catégorie fort limitée en nombre dispose d'occasions particulières et privilégiées pour découvrir et observer le monde qui les entoure. Mais comment entrait-on dans l'un de ces groupes ? La décision ou le déclic se faisait à partir de 6 ou 7 ans – mais jusqu'à 9/10 ans – après la communion privée, étape importante (cf. notion d'âge de raison) dans l'expression de la foi chrétienne. La famille pouvait souhaiter une forme d'engagement au service de l'Eglise « tu voudrais pas être enfant de chœur ? Car il n'y avait pas de contrainte. Un maître d'école (à Saint-Aubrin) pouvait remarquer avec quel sérieux tel élève participait à la prière, d'où le « tu voudrais

pas, etc.? » L'exemple d'un bon copain déjà enfant de chœur pouvait donner des idées, a fortiori si c'est encore un « plus » proche : un frère, un cousin. Les traditions familiales, de père en fils... Et puis des choix délibérés d'enfants eux-mêmes attirés par le service liturgique sous l'un ou l'autre de ses aspects. De manière très ponctuelle, on peut au bout de nombreuses années, déduire que cet engagement avait été un premier pas vers une vocation ecclésiastique ou religieuse.

Jusqu'en 1939, dans la paroisse Notre-Dame, le nombre d'enfants de chœur oscille autour de la bonne dizaine, l'assiduité étant recommandée, mais non obligatoire. Le responsable était l'abbé Martin, qui pouvait aussi le cas échéant « taper » un bon paroissien de ses connaissances s'il y avait quelque urgence à maintenir l'effectif. Il existait une sorte de hiérarchie dans ce petit groupe, du fait d'abord de l'ancienneté : il pouvait y avoir une différence d'âge de 6 ou 7 ans entre les plus « âgés » et les débutants, bien émus en entrant pour la première fois dans la sacristie des enfants de chœur ; porter la grande croix de procession exigeait déjà un potentiel physique plus que raisonnable ; de même il fallait être bien exercé pour procéder aux encensements (thuriféraires), de plus celui qui accomplissait cette tâche devait « allumer » le morceau de charbon *ad hoc* jusqu'à l'état de braise, le célébrant ajoutant l'encens au moment opportun. Fascinant pour le nouveau venu blotti dans sa stalle, ébloui par les gerbes d'étincelles fusant sous le souffle puissant de l'« ancien ». A cette époque, bien des années avant les nouveautés de Vatican II, les prêtres célébraient la messe le dos tourné au peuple, l'autel était sur l'arrière rehaussé par un retable sur lequel reposaient de hauts candélabres (2 x 3) de chaque côté de la petite niche où l'on installait l'ostensoir.

Prêtres, sacristain, ou enfants de chœur pouvaient, sans être vus des fidèles, bricoler tout ce qu'ils voulaient, en particulier le réglage des bougies des flambeaux, quand les mèches notamment baignaient dans la cire. Pour les grand-messes, la mobilisation était quasi totale. Un porte croix, deux acolytes, un servant thuriféraire, quelquefois un servant de messe (figurant), six porteurs de flambeaux (allumés si possible) qui venaient s'aligner devant l'autel après le *Sanctus* ! S'il restait encore des sans grade, ils apprenaient la patience¹². Ceux qui arrivaient à maturité pouvaient relever la vieille garde et accomplir les services demandés ; la tâche risquait même de peser certains jours quand les activités étaient multiples.

Il y avait trois servants de messe chaque matin, à 6 heures, 7 heures (M. le Curé) et 8 heures. Quelques-uns ont fait cela pendant 3 ou 4 ans. Messes basses en latin : les missels des paroissiens donnaient la traduction des textes et beaucoup de vieilles dames récitait interminablement des chapelets. M. le Curé, le chanoine Romagny, était fréquemment appelé à céder sa place, soit à cause d'un enterrement ou un office dans la matinée, soit – en période de vacances surtout – pour honorer tel ou tel prêtre de passage¹³. Le pauvre petit servant avait soudain le souffle coupé quand il entendait le célébrant occasionnel démarrer sur les prières, dites au bas de l'autel, propres au rite romain et non lyonnais. On y tenait à notre rite lyonnais ! De plus, en rite lyonnais, c'était plus court ! Faisant preuve de bonne volonté, d'abnégation, ledit servant se plongeait, à 10 ans non révolus, dans quelque livre de prières pour apprendre le psaume *Judica me deus*. Une question de temps et de prestige... Les remplacements étaient en général assurés par des prêtres du séminaire : l'abbé Soulier fréquemment car, économe de l'établissement, il n'avait pas de contrainte horaire due aux cours, ou l'abbé Coizet, le maître de chapelle.

L'abbé Martin avait la tâche délicate de désigner les équipes (2 au minimum) chargées de « fonctionner » pour les baptêmes et les mariages ; diplomate et psychologue, il savait faire le tri en fonction des disponibilités de chacun et ne mécontenter (car les rôleurs existaient) quasiment

¹² Dans les années post 68, il y eut dans les paroisses une très nette désapprobation du statut : enfants de chœur = pots de fleurs !

¹³ Quelques noms : le père Couturier, o. p., enfant du pays, lorsqu'il travaillait sur ses fresques de la chapelle du petit séminaire ; l'abbé Garand (famille à Estiallet), universitaire à Paris... le curé de la paroisse catholique de Moscou en 1935 ou 36 !

personne. A la fin de la grand-messe, le dimanche, quand l'abbé entra à la sacristie pour annoncer ses choix, il ne pouvait prévoir s'il y aurait dans la semaine, un enterrement. La coutume était donc d'alerter le directeur de Saint-Aubrin qui envoyait en « mission » deux ou éventuellement trois enfants de chœur patentés, de préférence en bonne situation scolaire. Ce qui fait que certains semblaient honorer un bail.

Deux types de cérémonie bien distincts s'opposaient nettement aux yeux de l'enfant de chœur : les joyeuses et... les autres. « Faire » un baptême, le dimanche après la grand-messe n'était pas une corvée : ambiance joyeuse, visages détendus, le bébé qui crie parce qu'il n'aime ni l'eau – froide – ni le sel et que la marraine essaie de faire taire en le berçant à des vitesses variables. L'abbé faisait son travail comme il pouvait et tout le monde gagnait la sacristie pour les signatures et les cadeaux (les boîtes de dragées !) à monsieur l'abbé et parfois – disons assez souvent – aux enfants de chœur (dragées et piécettes). Tous les baptêmes étaient semblables et rien n'a beaucoup changé depuis plusieurs décennies.

Pour les mariages, il en était autrement, car il y avait une distinction fondamentale entre les « grands » mariages et le reste. Souvent une seule bénédiction nuptiale en fin d'après-midi dans la chapelle du Sacré-Cœur à côté de la sacristie. Sans enfant de chœur. Les « grands » mariages avaient lieu le samedi à 11 heures : solennels, tenues luxueuses, modistes et couturières virevoltant autour de la mariée avant qu'elle ne franchisse le grand portail au bras de son père, grandes orgues, marche nuptiale évidemment (attention à la traîne) jusqu'au chœur où deux fauteuils et deux prie-dieu bien garnis de velours attendaient juste au pied de l'autel les deux jeunes gens. Les enfants de chœur sont là, en soutanelle et camail rouge, rochet à fines dentelles. Le discours, toujours bien dosé, faisait, selon les circonstances (type : décès récent dans l'une ou l'autre famille, ou bien perspective de guerre en 1939 lors d'un mariage franco-britannique...) perler une petite larme d'émotion sur tel ou tel visage. La messe proprement dite ne posait aucun problème particulier aux servants. Tout le monde était d'ailleurs vite recueilli dès qu'à la tribune d'orgue, la voix puissante de monsieur Couturier s'élevait pour un vibrant *Panis Angelicus*, *Salve Mater Misericordiae*, ou encore un *Ave Maria*, tantôt Gounod, tantôt Schubert ...

Les enterrements et plus largement toute cérémonie à caractère funéraire étaient aussi « tarifés » : il y avait des « classes ». Cela se traduisait dans le décor, ou pourrait dire le décorum. A cette époque qui ignorait le funérarium, l'habitude se prit de déposer les défunts dans la chapelle des Morts, rendant caduque l'ancienne levée du corps au domicile où les pompes funèbres accrochaient sur la porte extérieure un encadrement noir avec dans un écusson l'initiale du patronyme. Un prêtre en tenue liturgique, avec un enfant de chœur au moins, venait présider et prendre la tête du convoi jusqu'à l'église. Toujours deux prêtres, l'un célèbre, l'autre chante *Requiem* et le *Libera Me* au moment de l'absoute finale. Des funérailles au « niveau supérieur » exigeaient la présence de trois prêtres ; des chantres de la chorale se joignaient aussi à eux, car le *Dies Irae*, à une seule voix, c'est un peu essoufflant. Il arrivait que les exigences des trois prêtres, selon la classe, posent des problèmes d'effectifs. C'était alors l'appel – surtout à Saint-Pierre – à des intérimaires : curés de paroisses voisines ou aumôniers de communautés, professeurs du petit séminaire et, pendant les vacances, les grands séminaristes – donc non ordonnés prêtres – jouaient un simple rôle de figurants, mais le compte était bon, le contrat rempli, la famille satisfaite. Les messes dites de quarantaine et d'anniversaire, devant des assistances moindres, s'alignaient sur les mêmes rituels, y compris une absoute avec goupillon et eau bénite sur un catafalque vide, simple carcasse de bois format cercueil recouverte du drap noir marqué d'une grande croix blanche.

Pour l'enfant de chœur, l'épreuve était l'accompagnement au cimetière... par tous les temps. Sans pluie et neige c'eût été une balade comme une autre ! Le déroulement suivait un rite immuable : en tête, l'enfant de chœur portant la croix, très proche de lui, derrière, le vicaire de service psalmodiant régulièrement un psaume en latin. A peine audible, et en tout cas

incompréhensible¹⁴. Juste à la distance de sécurité venait le corbillard, tiré par deux magnifiques chevaux de l'entreprise Prioux, pompes funèbres, puis la famille et les assistants, qui, à partir du 4^e ou 5^e rang papotaient tranquillement.

D'une certaine manière, malgré la distance très réelle de Notre-Dame au cimetière, le parcours laissait une place pour le rêve, l'évasion, ignorant que le convoi suivait tout bonnement le grand chemin de Forez dans la traversée de sa capitale ; ces maisons moyenâgeuses ou Renaissance de la rue du Marché, rue Martin-Bernard, rue Saint-Pierre et rue Puy-de-la-Bâtie évoquaient un passé un peu mystérieux pour un gamin. Il arrivait qu'au retour, l'abbé se lançait dans quelques commentaires à propos des habitants de ces maisons, ou du passé d'une famille. Heureusement, on ne passait jamais devant la maison de Javogues... proche de l'itinéraire funèbre... Ces retours étaient décontractés : le servait avait le droit de porter la croix comme il l'entendait, sur l'épaule comme une pelle, ou simplement à l'horizontale au bout du bras, tandis que le prêtre roulait son surplis sur son bras. Presque deux copains au retour du boulot !...

A l'occasion des grandes cérémonies, surtout le 2 novembre, tous les piliers de la collégiale étaient habillés de tentures noires, ou à l'occasion du souvenir des soldats morts à la guerre, le 11 novembre ; toutes les notabilités étaient là, une foule nombreuse remplissait l'église, la Lyre montbrisonnaise assurait la partie musicale¹⁵ avant de prendre la route du cimetière aux accents de la Marche funèbre de Chopin !

Les grands moments de piété

L'enfant de chœur participe à toutes les fêtes religieuses et, au fil des ans, acquiert ainsi une connaissance – imparfaite – d'un milieu spécifique.

Tout d'abord, la zone d'« action » ne se limite pas à la paroisse Notre-Dame : il va donner des « coups de main » à l'extérieur, par exemple chaque année, dans la chapelle de l'hôpital, se dit une messe solennelle en mémoire des bienfaiteurs (madame de Bichirand !) de l'établissement, plus rarement une célébration particulière, comme une prise d'habit chez les Sœurs de Sainte-Claire. Ou bien servir encore aux funérailles d'un prêtre du voisinage ; ce fut le cas pour celles de l'abbé Breuil, curé de Moingt.

Schématiquement, au cours des années 30, le clergé de Notre-Dame fut stable. Le chanoine Romagny, curé, les abbés Bourg et Martin, vicaires. A Saint-Pierre l'abbé Durand succède à l'abbé Moutot ; dans l'agglomération, l'abbé Breuil resta jusqu'à sa mort curé de Moingt, à Savigneux le chanoine Galland remplaça l'abbé E. George. Dans les aumôneries, la plus importante était celle de l'hôpital où exercèrent l'abbé Brouillet, puis l'abbé Merle, historien réputé ; l'abbé Batet, organiste de Notre-Dame, était l'aumônier des Clarisses ; sans qu'il y ait eu alors menace quelconque sur le recrutement sacerdotal, beaucoup de « postes » étaient assurés par le personnel du petit séminaire : aumôneries de la Charité (abbé Reynaud), de la Madeleine (abbé Dumas), le service dans les paroisses plus ou moins proches : Ecotay (abbé Confavreux), Bard (abbé Brive), Châtelneuf (abbé Charmet), Grézieux... Pour ce faire, un moyen de locomotion était nécessaire ; un parc motorisé se constituait dans les hangars-garages de l'institution Victor-de-Laprade, celui des motards d'abord, ¹⁶ les abbés Ponçon, Ferraton, Garnier, Epinat, Blanc et autres... qui auraient pu organiser – au moins entre eux – des rallyes de régularité. Les autos

¹⁴ Incident cocasse, un jour, l'abbé Jean Durand, curé de Saint-Pierre, personnage haut en couleur, allait au cimetière assisté par un séminariste qui a raconté la scène. Le jeune enfant de chœur ne sut éviter un malencontreux crottin, d'où reproche de son curé « Dis donc, C. , t'as pas vu qu'il y avait une m... ! »

¹⁵ Ce devait être en 1933, quinzième anniversaire de l'armistice.

¹⁶ Une scène banale ou cocasse – selon l'humeur ou l'humour du témoin – était l'installation du « motard ensoutané » sur sa grosse Terrot ; le démarrage étant assuré, en actionnant le kick plusieurs fois plutôt qu'une, le pilote devait prestement empoigner le pan arrière de la soutane et le ramener sur la poitrine, ce qui, un court instant, conférait à ce cher ecclésiastique la silhouette d'un mannequin avec pantalon à la hussarde voire ottoman.

firent une discrète apparition – ce n'était pas du luxe – avec les abbés Brive et Charmet... Dans le Haut-Forez, bon pied, bon œil, l'abbé Meynard, assumait la charge de la cure de Lérigneux, il en fut le dernier titulaire.

On le sait, l'année liturgique est rythmée par la célébration d'un certain nombre de fêtes qui « tombent » soit un dimanche (Pâques, Pentecôte), soit en semaine (Noël, Ascension, 15 août et Toussaint) elles sont alors dites « fêtes d'obligation » (pour les chrétiens !). Pour Noël, Pâques et Pentecôte, la maîtrise du séminaire assurait les chants à la grand-messe solennelle, parfois les vêpres : une équipe nombreuse de co-célébrants et d'assesseurs, simples figurants, mais vêtus de tenues liturgiques (en jargon de base : faire les bourrins) déroulait les fastes de la liturgie lyonnaise qui n'était pas sans évoquer les rites orientaux.

Chaque fête a ses connotations particulières que l'enfant de chœur (assidu) avait tôt fait d'assimiler. Noël, c'est la messe de minuit évidemment et même ses trois messes basses (cf. A. Daudet), la première étant celle de l'émotion, de la prière, du sermon (on ne disait pas homélie) ; la communion était alors donnée à la fin de la messe ; d'où le rôle précieux du servant de messe principal : venir mettre en place la nappe de la table de communion, c'est-à-dire la disposer côté fidèles et ne pas oublier – fichtre non ! – de faire le geste inverse quand tout est terminé. Comme l'assistance était très dense, le célébrant avait largement le temps d'attaquer la seconde messe, pendant laquelle la chorale, principalement féminine (à l'harmonium d'accompagnement mademoiselle Pressat), sous la baguette de l'abbé Martin exécutait les chants de Noël, sans pouvoir effacer les sublimes instants (2^e messe) du *Minuit Chrétien* chanté – à la tribune d'orgue – par monsieur Couturier. Il y avait, paraît-il, une troisième messe qui n'intéressait personne ; on avait chanté *il est né le divin Enfant... Gloria in excelsis Deo* ! La messe était dite.

L'après-midi, après vêpres, une certaine coutume consistait à opérer – ça aidait à la digestion – une promenade d'églises en chapelles pour visiter et comparer les crèches. L'une retenait l'attention, et nombreux étaient les visiteurs : à la maternité de l'hôtel-Dieu, étaient présentés à la nursery tous les jeunes nourrissons de la promo Noël. Impeccable !

Suivons le calendrier. Le dernier dimanche de l'année, à la fin de la grand-messe, éclatait le *Te Deum*, le grand hymne d'action de grâces et le 1^{er} janvier c'était le *Veni Creator*, la prière de supplication à l'Esprit-Saint pour l'année à venir. Après cette période festive et malgré l'Épiphanie (on installait les Rois Mages dans la crèche) les cérémonies paraissaient bien austères, car non seulement on avait le carême en perspective (pas tellement attrayant pour des gosses !) mais il y avait une période d'avant carême (les vêtements liturgiques adoptaient la couleur violette) de presque un mois, depuis la Septuagésime, c'est-à-dire 70 jours avant Pâques ! Le Mardi-Gras et ses quelques distractions, pétards, masques, et surtout feux de joie, venaient bien à point pour remonter le moral des gamins ; dès le lendemain, mercredi des Cendres (presque journée de deuil, liturgie peu exaltante) commençait le vrai carême, ce qui signifiait pour les enfants de chœur : vendredi, chemin de la Croix qui comportait une exigence particulière : un enfant de chœur était préposé à la manutention d'un prie-Dieu qu'il installait devant Monsieur le Curé à chacune des 14 stations. Celui du Vendredi Saint avait une solennité particulière... La coutume fixait la communion pascale des jeunes le dimanche de la Passion, soit 15 jours avant Pâques, celle des femmes (qui mettaient une pointe de coquetterie en arborant ce jour-là quelque équipement neuf, robe, souliers, manteau, chapeau...) le dimanche des Rameaux, le jour-même de Pâques étant l'apanage de ces messieurs avec un programme spécial de chants et cantiques « Nous voulons Dieu ! Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien ». Ah, mais !

Les offices du triduum pascal avaient lieu le matin devant une assistance réduite, surtout le samedi, jour de marché et de confessions massives des « pascalisants ». Le Jeudi, les cloches sonnaient donc lors du *Gloria* de la messe vers 8 h 30 avant de s'envoler pour Rome (*sic* !).

Il faut reconnaître que la célébration du 15 août (Assomption : fête mariale) était affadie par l'atmosphère souvent chaude et l'ambiance des vacances ; il est vrai que beaucoup de Montbrisonnais se « réservaient » pour le pèlerinage du 8 septembre à Champdieu, date aussi de la fête patronale !

En fin de compte, la fête de Toussaint représentait une reprise très suivie de la ferveur populaire, d'autant que – cela n'a guère évolué – l'amalgame entre la Toussaint et le souvenir des défunts (2 novembre) semblait indéracinable. Tous ceux qui assistaient à la grand-messe ou à vêpres, remplissaient ensuite les rues conduisant au cimetière. Les enfants de chœur, eux, raffolaient des vêpres de la Toussaint et sans comprendre vraiment tout, ils avaient la possibilité de flairer qu'il y avait « un truc » ; en effet, si les vêpres (le rituel disait deuxièmes vêpres) de Toussaint étaient festives (soutanelle rouge et surplis à dentelles !) après le *Benedicamus domino – deo gratias*, sur un signe discret de l'abbé Martin, les enfants de chœur se levaient et filaient – de plus en plus vite – dans leur sacristie... Bousculade voire brouhaha. Il fallait en effet troquer la tenue de fête pour la couleur noire, car prêtres et chantres¹⁷ attaquaient les vêpres des défunts, ce que l'on pouvait appeler soit 1^{ères} vêpres, laudes ou vigiles.

Les liturgies prenaient possession de la rue en des circonstances bien déterminées et légales. Et il y avait si peu de circulation, surtout les dimanches ! Chaque procession avait son style, même si l'itinéraire était identique. A la suite de l'église, cap sur la rue Tupinerie, un morceau du boulevard, place Eugène-Baune (croix de mission) retour par rue des Arches ou Victor-de-Laprade, place Saint-André, rue du Marché. La première dans la saison était la procession des Rameaux, avant la grand-messe ; les fidèles bien munis en rameaux... de buis suivaient le groupe enfants de chœur-prêtres, d'autres attendaient devant la croix de mission, où avait lieu la bénédiction. Beaucoup, à cet instant, se livraient à des observations météorologiques car le sens du vent indiquait – infailliblement, ce n'est pas sûr ! – le temps de tous les dimanches de l'année ! De quoi ridiculiser le baromètre du Père Benoît !

La procession dite du "Vœu de Ville" était une balade décontractée marquée seulement par la présence des édiles. La procession de Saint-Aubrin (patron de la ville – nom d'une école et d'une chapelle en la collégiale Notre-Dame)¹⁸ comprenait le transport du reliquaire par de jeunes séminaristes en tenue de diacres (dalmatique). Cette « ostension » faisait un peu sourire au début des années 40 ; certains professeurs du grand séminaire avaient dû glisser quelque part les précautions indispensables à prendre quand on se met à traiter des reliques. Les temps de guerre mirent fin à beaucoup de choses. C'est ainsi que l'une des pratiques les plus prisées a cessé : à la fin des vêpres étaient distribués les « cotons » de la Saint-Aubrin, un simple petit bout de coton (bénit ?) bien emballé dans un papier bleu nuit un peu kraft... Véritable talisman dont les vertus étaient d'abord la protection contre la foudre, accessoirement l'accident ou la maladie ; le curé remettait le précieux pli, l'enfant de chœur tenait le plateau destiné aux offrandes.¹⁹

Les processions des Rogations étaient l'apanage de la paroisse Saint-Pierre qui intégrait à la fois le quartier traditionnel aristocratique et la plus grande partie de l'espace rural de la

¹⁷ Quelques noms de ces valeureux chantres : MM. Alvergnat, Hervier, Massacrier, Novert, Savatier, Solle (2) Thelisson. Présence plus intermittente de M. Devin, indispensable pour le chant polyphonique.

¹⁸ La tradition fait de lui un évêque de Lyon né à Montbrison. On trouve difficilement son nom dans les recensements d'évêques et de saints. Alors un saint local comme il y en avait dans toute l'Europe chrétienne. Il faut songer aussi aux déformations des mots dans la transmission orale : Albinus, Aubinus, Albricus... soit Albin, Aubin, Albric, Aubrin, Aubry... On retrouve un saint Albin, évêque de Lyon à la fin du IV^e siècle.

¹⁹ D'autres gestes de piété populaire émaillaient le calendrier liturgique : le rameau de buis bénit (en brûlant, il protège de la foudre), les petites croix toutes simples ou sculptées sobrement mais avec amour qui avaient droit à une bénédiction à la messe du 3 mai, jour de la fête de l'Invention de la Sainte Croix avant d'aller – en milieu agricole – trouver place dans une grange, écurie ou cuvage. Le samedi saint, un vaste chaudron contenant l'eau bénite était très sollicité pour remplir quantité de fioles (buis et eau bénite étaient indispensables lors des décès) qui approvisionnaient au logis les bénitiers de chevet...

commune, de là, tôt le matin, se déroulaient, avec simplicité, les prières pour les fruits de la terre, un jour au faubourg de la Croix, un autre à la croix de Meyssant, route de Feurs. La paroisse Notre-Dame marquait aussi les Rogations par une procession à l'intérieur de l'église comme pour la Fête de la Croix, ou les chemins de croix, ou encore un dimanche de Fête-Dieu si l'orage menaçait (mois de juin !).

Ah ! Ces processions de la Fête-Dieu ! Chacune des deux paroisses avait la sienne d'une part, et pour ce qui était des personnes officiant d'une manière ou d'une autre l'égalité de chances tenait au fait que c'était le petit séminaire qui faisait à peu près tout : la maîtrise sous la direction de l'abbé Maumey chantait Vêpres, les hymnes et psaumes à chaque reposoir – la marche proprement dite étant rythmée par les P'tits Fifres Montbrisonnais et la dernière bénédiction solennelle au retour dans les deux églises. Les parcours étaient différents avec leurs arrêts propres devant les reposoirs superbement décorés, fleuris, illuminés en hommage au Saint-Sacrement. L'ordre des dimanches était régulièrement inversé chaque année. La procession Notre Dame faisait étape rue Tupinerie (maison Savatier ; une photo souvent reproduite donne une perspective intéressante) à la Croix de Mission, rue Martin Bernard (maison Couturier) ; la procession Saint-Pierre filait plein nord, rue Puy de la Bâtie (la Madeleine), prenant le boulevard jusqu'à la Charité, la Croix de Mission, retour direct par la rue des Arches. Sans aucune sensiblerie, ni froideur à l'égard du Saint-Sacrement, on avait, adultes compris, un mouvement de compassion pour le porteur de la plus grande, la plus lourde des bannières, un homme déjà âgé (le père Maisonneuve qui laissa d'ailleurs sa charge – c'est le cas de le dire – à son fils) dont c'était la seule apparition publique dans la vie de l'église locale. Quel mérite !



Avant la fête-Dieu (années 30)



Reposoir dans la rue Tupinerie (1939)

Avant de recenser tout ce qui était détente - officielle – dans l'existence d'un enfant de chœur, on ne saurait oublier certaines célébrations régulières comme les vêpres tous les dimanches en début d'après-midi, le chapelet avec bénédiction du Saint-Sacrement tous les jeudis soir, les sermons de carême (ça, c'était de la Pénitence !)... L'abbé Martin, directeur de la Chorale, aurait sans doute aimé recomposer une sorte de maîtrise à partir du groupe d'enfants de chœur... Il y eut quelques tentatives d'intégration de ces voix fraîches aux timbres plus usés des choristes adultes. Plus libre et somme toute critique était la tournée des reposoirs le Jeudi saint après-midi dans tous les lieux de culte de la ville, car il flottait un petit sentiment de fierté d'appartenir à Notre-Dame et ce jour-là le reposoir, appelé aussi Paradis, installé à l'extrémité du collatéral nord de la collégiale était sans conteste le plus grand, le plus haut, le plus beau de tous.

Tous les dix ans avait lieu une mission ; certains ordres religieux s'adonnaient à cette pratique, héritée du temps de la Réforme catholique (François de Sales) et réactivée au XIX^e. La paroisse Notre-Dame accueillait des Rédemptoristes ; dans la période couverte dans ce travail, il y en eut deux, en 1933 et 1943 ; il va sans dire que bien des choses en 1943 accaparaient les esprits, même si l'on a pu observer qu'un peu partout les églises ont tendance à se remplir dans les temps de détresse. La mission de 1933 avait été un triomphe, grâce au remarquable talent oratoire du Père Guinot, et au facétieux Père Taupenat, chargé de réveiller la conscience religieuse des scolaires. Il avait coutume – et l'art – d'amener l'anecdote qui faisait tout comprendre, il lui arriva même un jour de mimer du haut de la chaire (pas de micro alors...) une histoire de repêchage de quelqu'un au bout d'une corde ; il se penchait quasi dangereusement hors la rambarde et on « voyait » bien qu'il peinait... Auditoire fasciné et conquis. Hélas, cela n'avait qu'un temps.

Enfin, cette sorte d'existence seconde que menait l'enfant de chœur le conduisait à savourer de réelles satisfactions. Un petit groupe (3 ou 4) se voyait confier les jeudis matins après la messe des enfants une petite charrette (à bras !) pour aller en gare retirer à la « Grande Vitesse » la livraison hebdomadaire de la bonne Presse. Inutile de préciser si la fantaisie était au rendez-vous. L'itinéraire « aller » empruntait en principe l'avenue Alsace-Lorraine : quelle joie de

contourner à pleine vitesse les platanes, rater un trottoir, simuler l'incident mécanique, comme un vrai fourgon de livraison : heureusement, c'était à vide et si l'un des membres de l'équipe repérait quelque tête connue... surtout de l'abbé, la tenue était aussitôt rectifiée. Elle était aussi très digne pendant le retrait des colis en gare ; ces gens en uniforme inspiraient la crainte et il valait mieux se méfier, on ne s'attardait pas, d'autant que les caisses de poissons dégageaient des odeurs désagréables. Le retour, marqué par la conscience professionnelle (impératif : livrer à bon port) se faisait par l'allée de Charlieu, tranquille, plus agreste surtout : un des « routiers » connaissait là un horticulteur, tout heureux de laisser ces jeunes visiter ses serres, une découverte de plus. En terrain découvert et connu, aucune fantaisie tolérée...

Un moment « fort »²⁰ était l'après grand-messe des dimanches ; le déshabillage, rhabillage et rangement des placards se faisaient prestement, l'abbé Martin contrôlait, donnait quelques avis, calmait les nerveux en disant d'une voix glaciale « c'est fini ? » et... après un temps d'attente correspondant sans doute à celui que mettaient les fidèles à quitter les lieux prononçait le « Allez ! » libérateur. Grandes enjambées – sans courir, dans l'église, bousculade à la petite porte sud et ruée sur le presbytère. Baptistine, la gouvernante cuisinière (que ses rôtis dégageaient une délicieuse odeur !), attendait calmement la mini marée humaine en simulant l'exaspération (elle raffolait, cette brave personne) et distribuait le *Sanctuaire* (qui était arrivé dans la charrette du jeudi) journal-magazine « spécial enfants de chœur » très bien conçu : vie des saints (de la semaine) des papes, actualité, histoires, jeux, premières bandes dessinées ou romans-photos. Cet hebdomadaire servait à souder le groupe (« et moi, j'ai pas eu le mien » entendait-on parfois et l'incitait à faire encore plus en entrant dans la *Croisade eucharistique*, ça prenait des airs sérieux d'engagement !

Un voyage annuel, en car, était offert au groupe d'enfants de chœur. Tous, c'est-à-dire même les souvent absents – en quelque sorte les intermittents du surplus – les aînés, qui n'exerçaient que par exception, les grands séminaristes en vacances, quelques adultes engagés jusqu'au cou dans la vie paroissiale et Baptistine ! Le conducteur du car était monsieur Rival, de Verrières, surnommé *le Grec*, sans doute parce qu'il avait dû fréquenter dans sa jeunesse quelques classes du séminaire où l'on essayait d'étudier les langues anciennes. Ce voyage apportait toujours son lot de découvertes : le château d'Aix, près de Saint-Germain-Laval, par exemple, établissement d'enseignement géré par les Pères Salésiens (dont le fondateur fut Dom Bosco), l'exposition internationale catholique au Palais des Congrès à Lyon (voyage en train), ou même découverte de la nature : cascade de l'Oulette à la Chaulme, Puy-de-Dôme ; ou encore détente au bord de la Loire au Pertuiset (avant le barrage de Grangent) et un mémorable repas avec friture chez Salamino, au lieu du pique-nique habituel tiré des sacs. Le retour du Pertuiset connut un moment de suspense... dramatique. Le car tomba en panne en pleine montée de la côte de Saint-Maurice-en-Gourgois ; freinage aléatoire mais quelques grosses pierres écartent le danger. Ouf ! Les passagers ne devaient pas descendre, ce n'était pas une crevaison, c'était que... le moteur ne repartait pas malgré toutes les tentatives du « Grec ». A un moment donné, on crut entendre un diagnostic tomber : « bouché, c'est bouché ». Alors Baptistine, n'écoutant que son dévouement décrocha de quelque part une longue épingle à cheveux, la tendit au Grec « tenez, essayez (quoi ?) avec ça ». Bientôt, le vieux car pétarada. Joie générale. Un heureux souvenir.

Après 4 ou 5 années si enrichissantes à tant de points de vue, il subsistait une petite zone de curiosité non satisfaite ; avec l'abbé Martin, l'équipe faisait, au moins une fois, les deux grands classiques de l'église Notre-Dame : la montée au clocher et l'excursion sur les voûtes, c'était bien mais pas assez : il aurait fallu au moins bisser. De même, avec l'orgue, engin mystérieux qui se taisait les dimanches par suite de pannes d'électricité ; depuis le chœur, on voyait aussitôt démarrer deux hommes solides qui, à la force de leurs jarrets, allaient « pomper » pour amener de

²⁰ Langage contemporain.

l'air dans les soufflets. Et c'était reparti pour le *Credo* ... Autres lieux entrevus, jamais explorés à fond, les deux grandes salles à la base des deux tours de clocher²¹ où dans les « fourbis » inévitables se trouvaient les fameuses grandes bannières de procession, les catafalques, les vases pour les fleurs, les dais, etc... , la salle de la maîtrise (à l'étage au-dessus des sacristies) représentant un grand point d'interrogation²², enfin les placards dans la grande sacristie (celle des prêtres) – les uns à usage courant²³, les autres soigneusement fermés ; l'entrebâillement rapide un jour où l'on retirait un ostensor ne pouvait que renvoyer au trésor d'Ali Baba²⁴.

5 - Vagabondages... tout honneur sauf !

Il ne s'agit pas d'exploits de garnements. Durant la période de l'école primaire, les conditions de déplacement dans cette petite ville « pittoresque et tranquille » sont diversifiées : aller à l'école ou à l'église, servir la messe de 7 heures du matin ne concerne qu'un individu qui peut, il est vrai, être intégré à un groupe ; une bande de copains (soit depuis l'école, soit issue du lot « enfants de chœur ») pouvait toujours imaginer un parcours sinueux pour simplement traîner les pieds ou repérer un magasin et pourquoi pas tirer une ou deux sonnettes (il fallait faire vite ensuite mais chacun se croyait un Jesse Owens en puissance).

La promenade du dimanche en famille était une ouverture sur la banlieue montbrisonnaise avec ses centres d'intérêt : pour les gamins, le pont de la Fumée, pour voir passer les trains : sur la plateforme des locomotives on guettait ces fameuses silhouettes à la Gabin ; les parents, eux, scrutaient les constructions nouvelles (il y avait eu la loi Loucheur) ou l'état des cultures surtout des vignes du côté des Pureslles de Savigneux ou de Moingt. « Ah ! Vous voilà dans notre quartier ! » disait soudain une voix de derrière une haie ou un grillage. Des causettes qui s'éternisaient ou grand dam des petits pieds d'enfants soudain victimes d'une fatigue insupportable. L'assistance au catéchisme, obligatoire aux yeux de la paroisse, n'était pas véritablement nécessaire pour les élèves de Saint-Aubrin dont les maîtres (les Frères) assuraient une instruction religieuse rigoureuse ; les jours de caté, le « rang » ou la « bande », deux par deux descendait la rue du Collège, la rue du Marché, sous la surveillance d'un maître. Il existait un point névralgique : le carrefour « majeur » de la ville en l'occurrence défini comme chez Girin, pharmacie ou Delorme, bijouterie... Et là, au même moment, de l'autre côté de la rue, chaque rang tenant sa gauche, arrivaient les écoliers de Chavassieu (c'était après 11 heures, la fin des classes du matin) sous surveillance également d'un maître. Les consignes données de part et d'autre devaient être strictes, du genre « ne dites rien surtout ». Il y eut bien parfois quelques noms ou cris d'oiseaux lancés, rien de grave en ces années 35, 36, 37.

« LE » marché du samedi et les foires

Ils avaient par temps de congés et de vacances leur attrait spécifique : le visage de Montbrison littéralement transformé. Une des images-clés, vues et revues dans les rétrospectives photographiques, est celle de ces alignements de brancards de chars à banc levés vers le ciel alors que le cheval est au repos dans quelque écurie privée (cf. rue Bourgneuf) ou de l'hôtel le

²¹ L'une destinée à devenir musée d'art sacré...

²² Depuis le Moyen Age existaient dans les collégiales des écoles canoniales, ou maîtrises, où un groupe d'enfants étudiait et les sciences profanes et le chant liturgique. Une classe existait encore en 1913, mais il s'agissait de filles (cf. G. Aventurier, Pasteur, tableau p. 14 – *Village de Forez*)

²³ Tous les vêtements liturgiques. Mais aussi réserve du vin de messe, provenant de l'abbaye Notre-Dame des Neiges. C'était un vin au parfum délectable, « il avait du nez ». Le sacristain-suisse (alors M. Violet), ou le prêtre lui-même, remplissait les burettes. Après la messe, il restait beaucoup d'eau, presque jamais du vin... Les légendes ont la vie dure.

²⁴ Heureusement pour l'auteur de ces lignes, il bénéficia un demi-siècle plus tard, d'une visite approfondie et éclairée de Montbrison, pilotée par Marguerite Gonon. Le trésor de Notre-Dame réapparut.

plus proche du lieu d'échange : en effet il y avait plusieurs marchés bien distincts, comme dans de grandes halles... à ciel ouvert !

Le marché de la volaille se tenait – et encore après guerre – place Pasteur, avec même l'esquisse d'un cloisonnement virtuel entre volailles (et la dinde ne se compromet pas avec le poulet !) et lapins ; les élevages « familiaux », dapiers d'importance variable, de 4 ou 5 cases à quelques dizaines, étaient choses courantes : avec un « coin » de luzerne dans un jardin, des croûtons de pain et les « épiluchures » soigneusement triées et récupérées, c'était un investissement assez lucratif, ne serait-ce que par les civets « maison » (plus la vente de la peau de lapin au « pati ») et la vente des surplus ... sur le marché ! C.Q.F.D. !

Le marché du beurre (accessoirement quelques fromages), place des Pénitents, ne manquait pas d'originalité, l'espace devant la chapelle des Pénitents étant un peu le cœur du système d'échanges entre deux types d'installations : emplacements réservés (payants) aux grossistes, futurs B.O.F. de la Seconde Guerre mondiale, pour la plupart basés à Saint-Étienne, ils incarnaient la demande, tandis que les cultivateurs qui « spéculaient » quelque peu (années 30 de marasme !) sur l'élevage laitier offraient dans leurs paniers ou genres de corbeilles des « mottes » de beurre soigneusement enveloppées de torchons immaculés. Le grossiste passait, soupesait, proposait un prix ou jouant les dépités allait poursuivre la détection auprès d'autres fournisseurs éventuels... avant de revenir car il ne pouvait pas rentrer à vide à Saint-Étienne ! Nouveau marchandage et l'affaire était conclue ; l'été – la chaîne du froid n'existait pas – ces séquences étaient dramatiques ; le grossiste faisait ouvrir l'emballage de la motte de plusieurs kilos et avec une morgue indéfinissable enfonçait son gros pouce dans le beurre déjà bien ramolli par la chaleur des 10 ou 11 heures du matin. « Eh, la petite dame, votre beurre est bien malade, je ne peux vous en donner que tant... »

Sur la place des Combattants, le monument servait de centre pour une couronne de petits étals proposant dans des paniers à même le sol fromages (vachards, chevretons) œufs et beurre au détail (ces nostalgiques produits de la ferme amoureuxment façonnés dans des moules que l'on trouve aujourd'hui dans les brocantes). Les grossistes, pour les œufs, venaient également y mettre leur nez !

La rue Tupinerie, la rue Grenette, même si les contraintes de l'adaptation aux modes (nature des produits proposés, l'utilisation des fourgons automobiles à étalages intégrés etc.) ont provoqué des mutations, n'ont guère changé d'aspect... Serait-ce le signe d'une pérennité du commerçant forain ? Même constatation sur la place de la mairie : les couloirs de spécialités : à l'est, les « jardiniers » petits producteurs, très solidaires (cf. confréries) offrant légumes et fruits, promis eux aussi à l'appétit de grossistes, M. Viratel (?), qui revendaient derechef leurs camions de denrées sur le marché de Chavanel à Saint-Étienne. La place Eugène Baune servait de parc de stationnement pour voitures... à cheval puis à moteur.

Les foires sous-entendaient la tenue d'un marché aux bestiaux, en principe... Car boulevard Duguet, le marché aux porcs était court-circuité (via téléphone) par certains intermédiaires, surtout pour les porcelets. Quand le curieux petit écolier venait y faire son tour, il ne restait à contempler que quelques vieilles « cailles » (féminin de cayon, le cochon) efflanquées. Peut-être découragé, il négligeait sur certains boulevards ou place Bouvier les bovins et les chevaux. Certaines foires avaient une vocation particulière, la Saint-Luc, qui fut un temps celle de la sauvagine et du duvet, la foire de carême (début) celle des haricots secs, à la Grenette, et le *grand Sande* (le grand samedi en patois) la veille de Pâques... Le marché était chose si importante qu'elle prévalait sur les règlements de l'Eglise puisque M. le Curé annonçait régulièrement qu'il était permis par Mgr l'Archevêque de Lyon de faire gras (et non abstinence, comme les vendredis) à Montbrison le samedi, à cause du marché !

Montbrison connu dans ces années 30 sa première foire-exposition, il s'agissait de relancer la vie économique... Elle était présente dans les allées de jardin d'Allard. Les gosses

eurent des regards d'admiration pour le « pou du ciel », un avion minuscule conçu pour l'acrobatie dont une des vedettes nationales était Delmotte.

Deux caractéristiques de Montbrison ne peuvent échapper au « revenant » (après 50 ou 60 ans d'absence) : d'une part, la permanence du tissu urbain, à l'intérieur de la si belle ceinture de boulevards, si l'on excepte l'opération Bourgneuf, d'ailleurs assez heureusement intégrée ; et d'autre part, la pérennité de nombreuses activités commerciales, aux mêmes lieux et places notamment sur le plan alimentaire : boucheries, charcuteries, boulangeries, crémeries, pâtisseries... mais aussi pharmacies, bijouteries, la teinturerie Hervier et l'imprimerie Brassart ! Le vieil écolier de 1936 retrouve « chez Calamani », ses bureaux de tabac (jadis demoiselles Montagnon, Bouteyre et autres où il trouvait les timbres pour sa collection, la « pâte à mâcher » (en americano-franglais chewing-gum) ou les articles en vogue pour marquer le Mardi-Gras, quand ce n'était pas – en cachette – les premières cigarettes (de la «troupe», c'était moins cher et ça faisait tousser !) Aller chez Ribon pour acheter les *Miroir-Sprint* du tour de France fournissait l'occasion de voir un peu ce qui se passait rue Saint-Jean après avoir défilé devant les deux magasins Perrin, le café et les chapeaux. La nouvelle maison de la Presse a phagocyté un haut lieu de la bonne bouffe : Thinet-rigottes ! disait-on. Il est permis de verser symboliquement une larme sur la disparition du bazar de Paul Dupeyrat ; tout près, en temps de carême les jeudis soir, un poissonnier proposait à la lueur d'une lampe à acétylène, les produits de la marée, y compris moules et huîtres. Où aller autrement ? Sinon rue du Marché chez Joandel où à l'extérieur dans de grands bacs dessalait la morue ou chez son concurrent tout proche, qui lui, proposait tanches et carpes baillant à qui mieux mieux.

Le petit commerce permettait l'intégration relativement sans heurt des étrangers : certes les Italiens subissaient – de loin – quelques sarcasmes inspirés par les pâtes alimentaires, mais ils démontraient leur savoir-faire dans d'autres professions, l'étamage (ces batteries de cuisine venues de toutes sortes de communautés de la ville, étalées sur le trottoir, fraîchement remises à neuf !) le bâtiment, surtout des plâtriers peintres très demandés et estimés. Malgré la défiance – ou davantage même – à l'égard de Mussolini, les contacts entre copains à l'école ont largement facilité l'intégration. L'immigration espagnole connut deux périodes bien marquées : avant et après – ou à la fin de – la guerre civile (1936/39) ; les premiers arrivants cherchaient avant tout du travail : petits boulots, comme la vente de glaces depuis ces chariots (abrités) aux couleurs criardes qui pouvaient se déplacer... vers les lieux où traînait la clientèle surtout jeune évidemment. « Si tu es sage, tu auras une glace » disaient les mamans. L'hiver, les mêmes proposaient les « marrons grillés » ou des cornets de frites, près des terrains de sport (y compris les boules) ou aux carrefours stratégiques. On le devine, le dimanche était jour béni. Une fois les premières années écoulées, grâce à leur travail, ces Espagnols achetaient une boutique de fruits et légumes. Venaient s'ajouter ensuite l'épicerie et les boissons, voire un bar – on disait buvette ! Un cas typique était la maison Guerra, au faubourg de la Croix. La deuxième vague se produisit à partir de 1939 seulement et les événements de la guerre ont oblitéré le phénomène qui ne se manifesta réellement qu'après 1945 !

Le troisième groupe d'origine étrangère mais bien vite muni de la nationalité française était celui des Arméniens : Lyon et sa région ont toujours été l'une des plaques tournantes de l'immigration ; Vienne, Valence, Saint-Chamond, ont été des sites d'accueil importants. Montbrison fut aussi – à son échelle – une terre d'élection ; activité principale : la vente de produits textiles, de la confection pour adultes ou enfants, bonneterie, coupons de tissus entassés au temps de leur entrée dans la profession sur une toile cirée dans quelque place disponible sur le marché. Quelques mois plus tard, de forains, ils devenaient commerçants sédentaires : leurs noms ne pouvaient pas leur permettre de rester incognito : Dildarian, Karakoussian, Arabadjan... mais ils assumaient leur identité et leur solidarité profonde avec constance, ne serait-ce que chaque année par une messe solennelle de rite arménien à Notre-Dame le dimanche au lieu et place de la grand-messe habituelle. Selon la tradition orientale, ces offices sont longs, très longs pour la

« bougeotte » occidentale... surtout celles des enfants de chœur. « Tu rentres bien tard » remarquait-on à la maison, « tu parles, c'était les Arméniens ! » Phénomène sans commune mesure avec Zidane, le sport était déjà un moyen très efficace d'intégration à la vie montbrisonnaise : le foot eut son Hantcherlian, le basket Manou Boutchakdjan...

La marée chinoise ne se produisit pas malgré cette chaude alerte que fut la présence de marchands ambulants chinois sur le marché de Montbrison... Ils proposaient certains bibelots comme ces petites boîtes à quat'sous d'où l'on tirait une ficelle, ce qui déclenchait un son, prétendument qualifié de cri du canard... On riait... jaune bien entendu. Ah ! S'ils avaient vendu de la barbe à papa !

Dans ces années « Trente », les générations en formation ne connaissaient pas la notion de civilisation des loisirs, ne disposaient ni de l'ordinateur ni de la télévision. Ce n'était pas un manque puisque cela n'existait pas. Il y avait la radio, la T.S.F. Mais les parents confisquaient l'usage de cet engin enfin devenu de consommation courante (à propos : tous les foyers n'étaient pas équipés d'un « poste » faute d'électricité surtout ! C'est vrai, il y avait les postes « à galène » ...) mais papa attendait les infos, les dernières de la politique, la montée du Front Populaire, les élections, la situation dans le monde, la guerre d'Espagne, etc. etc. maman préférait la chanson (Rina Ketty, les *Roses Blanches*...) ou l'opérette. Que restait-il au pauvre gamin ? Il fallait absolument une complicité pour – au hasard ! – bénéficier d'un reportage sportif où un Georges Briquet savait faire vibrer des milliers et des milliers d'auditeurs en commentant une étape de montagne ou un sprint du tour de France, un match de rugby ou de foot, surtout les compétitions internationales.

Cela n'allait pas très loin, mais il y avait des instants de loisirs, de spectacles locaux... en un mot, un choix assez large.

Le groupe artistique très régulièrement, à la salle Saint-Pierre surtout, donnait un spectacle où le public aimait retrouver ses vedettes préférées : M. Devin, Massacrier et consorts et l'arrivée de « son » comique Riquet Néel qui n'avait pas son pareil pour déclamer dans un rôle de laquais « et voici ma tête de veau ». Délire assuré.

Les deux cinémas « l'Astrée » et le « Rex » entretenaient une rivalité certaine quant au choix des films mais tous deux ont eu à affronter le passage du muet au parlant, incontournable. De grands titres assurèrent avant guerre le triomphe du cinéma, des « Croix de bois » à « Blanche Neige » en passant par le « Golgotha ». Les familles, en rangs serrés, couraient à ces spectacles.

Et le sport ? Comme aujourd'hui, mais sans les disproportions énormes que l'on connaît, sur les lieux où se pratiquaient les sports, deux catégories coexistaient : les acteurs et les spectateurs. Les P'tits Fifres Montbrisonnais ²⁵, durant de longues années, ont pratiqué des activités sportives (gymnastique et basket) et musicales très prisées, si l'on en juge par la fidélité des cadres et Anciens et le recrutement des jeunes. Entraîner la retraite au flambeaux le 13 juillet au soir, rythmer les processions de la Fête-Dieu, célébrer la fête de Jeanne d'Arc, déléguer quelques clairons à la course cycliste autour des boulevards pour signaler l'arrivée du peloton... et des attardés... autant de services appréciés par tout le monde autant que le gala de gym' donné place Saint-Jean, après une Fête-Dieu. Haletant, le public attendait le « Grand Soleil » à la barre fixe exécuté tant qu'il le put par le « père » Jaegy ou le moniteur en chef Marcel Gros.

Avant la création du BCM, la section du basket des P'tits Fifres jouait place Bouvier sur un sol assez inégal et par tous les temps si c'était le championnat, devant un public de fidèles, plutôt clairsemé (quelques dizaines de personnes adultes et enfants). Tout était gratuit pour les joueurs et le public, d'un amateurisme pur et dur à réveiller le baron de Coubertin.

²⁵ Consulter impérativement « Au temps des P'tits Fifres Montbrisonnais » par Joseph Barou, Louis Devin, Marguerite Fournier, Claude Latta, *Village de Forez*.

Quelques noms ont laissé des souvenirs : Marius Gros, Jean Soleillant, Pinon, Dubruc, Marchisio, Jaegy fils, Popaul Laffay, Bardou. Leurs adversaires les plus immédiats et coriaces venaient de Feurs (Enfants du Forez), Saint-Romain-le-Puy où guerroyait derrière Sabbatino tout un clan Janetta et assez généralement de Saint-Étienne, le stade Forézien, Côte-Chaude, les « Coquelicots ».

Le football, curieusement, a mis beaucoup de temps à s'affirmer : à la Normale, des « élèves instits » s'y sont pourtant illustrés : Meyer était surnommé « Beck », nom d'un international qui vint jouer chez les « Verts » et surtout Rouvière qui fut « pro » par la suite.

Le plus grand amour du public montbrisonnais, en fin de compte, était le cyclisme. Passe encore pour l'engouement à l'égard du Tour de France, le défilé devant l'ardoise de chez Bercet où le marchand de cycles affichait les résultats de l'étape, mais le passage d'épreuves d'envergure nationale ou régionale était salué – selon la date – par une haie (sans exagération) de spectateurs : Paris-Nice (quelquefois) Paris-Saint-Etienne (régulièrement) qui déplaçaient les foules à la côte de Sainte-Claire ou même aux Tourettes (rien à voir cependant avec l'Alpe d'Huez !) le circuit du Forez, le grand prix Lyotard de Sury-le-Comtal. Monsieur Bichon, farouche adepte du cyclisme, avait créé une épreuve en deux étapes, le Grand Prix Bichon où toutes les vedettes lyonnaises s'étaient donné rendez-vous. Connaît-on encore les noms de Soffiesti, des frères Lorino ? Et puis les tours de boulevards des courses montbrisonnaises où les héros locaux – il y en eut toujours ! – étaient encouragés. Au hasard des images, après Marcel Rey, il y eut la rivalité – sportive – entre Lafond, de Savigneux, et Morel (ils participèrent à Paris/Saint-Etienne) puis le « règne » du crack Jallon qui excellait sur tous les terrains, même du cyclo-cross. Si la ville était dépourvue de piscine de compétition (il n'existait pour la baignade que le bassin de chez Richoud, route nouvelle, sinon c'était Montrond !), les terrains de tennis confidentiels et privés, elle pouvait s'honorer d'avoir un groupe motocycliste actif qui pratiquait les rallyes d'endurance et de régularité, départs et arrivées devant le café Milani.

La fin de ces années d'« ouverture au monde » tous azimuts tombe à pic dans une période électorale particulièrement chaude : les élections de 1936. Belle occasion pour s'initier à la vie politique, d'abord avec le regard jeté sur le journal distribué tôt le matin par madame Ponchon (au moins les titres de la « Une ») puis en écoutant les propos de table, enfin par une sorte de mobilisation qui fut pour un bon petit lot d'élèves de Saint-Aubrin une entrée dans l'« action », oh ! toute simple en faveur d'un candidat nouveau, maître Gaurand, notaire, qui relayait Louis Dupin²⁶. Au cercle républicain, boulevard Lachèze, régnait la fièvre préélectorale et les gamins pseudo bénévoles de l'école libre mirent, durant leurs moments de liberté, la profession de foi et un bulletin de vote « Gaurand » dans les enveloppes destinées aux électeurs (nota : il n'y avait encore pas d'électrices). Le succès de M^e Gaurand fut arrosé comme il se devait lors d'un goûter offert dans la même salle – de travail ! - du Cercle Républicain, la coupe de mousseux donnant un petit plus à la joie collective.

L'année suivante, en 37, les victoires individuelles au certif' étaient honorées, suivant une coutume déjà bien établie, par le cadeau d'un vélo qui ouvrait concrètement les routes de la liberté, d'autant que la circulation automobile était bien réduite ; du côté de Bussy-Albieux, à l'endroit où la route côtoyait le chemin de fer départemental, le jeune cycliste se permettait de dépasser sans peine le pauvre tacot tout essoufflé.

D'autres horizons s'ouvraient !

²⁶ Dans l'entre-deux guerres, la « bagarre » pour le siège de député de la circonscription montbrisonnaise s'était souvent focalisée sur le duel Henri Corsin-Louis Dupin, que des facétieux foréziens résumaient ainsi : « pour avoir le corps sain, il faut manger du pain » (*sic !*).

III – L’institution Victor-de-Laprade (1937-1943)

1 – Les élèves

Cette expression désigne un établissement au long passé²⁷, ce qui a entraîné l’usage de plusieurs mots ou expressions selon les points de vue. Le vocable complet, c’est l’appellation définitive, juridiquement établie, trop longue pour l’élève qui dit volontiers « Laprade » tout simplement ; certains, issus de milieux plutôt conservateurs, restent attachés au souvenir du collège de la ville et ils disent « le collège » référence implicite peut-être aux prestigieux collèges de Jésuites (mais de toute manière ils ont aussi raison puisque la voie publique d’accès s’appelle toujours rue du Collège !) ; d’autres considèrent qu’ils sont scolarisés au petit sem’ (séminaire) ou au sem’ tout court et c’est là que résidait une ambiguïté. Était-ce une « boîte à curés » ou un collège ouvert à tous ? Lorsque le chanoine Duperray supprima l’internat ce fut une belle levée de boucliers dans la ville.

C’est un fait que la « population *Internes* » était largement composée de jeunes présentés par leurs parents bien sûr, mais inspirés par le vicaire ou le curé de leur paroisse d’origine, dans la tradition du XIX^e, en escomptant qu’ils allaient mûrir une vocation sacerdotale. Ce n’est pas le lieu dans ce texte d’esquisser des bilans. Les *Externes* – moins nombreux – comprenaient surtout des candidats à une culture classique qui signifiait à l’époque une démarche élitiste. Dans les campagnes on disait « aller aux Ecoles » traduisant par là que l’on n’entrevoit guère ni la fin, ni la finalité des études.

Le choix des parents – même justifié par l’appréciation des maîtres d’école primaire – comportait un risque énorme : et si ça ne marchait pas ? Les réorientations sont toujours délicates, même si en France on se débrouille toujours, paraît-il. Les titulaires du Certificat d’Etudes Primaires (12 ans !) avaient l’avantage de disposer de bases tout à fait solides, c’était une sécurité pour l’avenir. Au pire, on pouvait redoubler si aucune porte de sortie n’était envisagée. De la promotion d’entrée en sixième en 1937, environ une trentaine, huit seulement arrivèrent ensemble en première, qui était la classe terminale du p’tit sem ». Plusieurs avaient été largués à une ou deux distances, d’autres avaient quitté (?), soit pour un autre établissement, soit pour une entrée dans la vie active ; en compensation, le noyau initial récupérait chaque année des redoublants et surtout se renforçait – question de niveau – grâce à l’arrivée en troisième des « produits » - très souvent de valeur – des écoles cléricales : Sainte-Thérèse à Saint-Étienne, établissement qui montait en puissance, Notre-Dame de Joubert (Marlhes) et les Salles. Du coup, « Laprade » fonctionnait avec deux classes de troisième, année de décanation nécessaire à la mise en place d’une classe de seconde, solide à divers points de vue, prélude à une première, toujours appelée rhétorique, potentiellement riche en futurs bacheliers (1^{ère} partie). Les bulletins de l’Association des Anciens Elèves donnaient par la suite des nouvelles des « classes » ; un précieux Annuaire réalisé en 1956 faisait le point, montrant les itinéraires parcourus dans toutes sortes de directions. C’est ainsi qu’un élève, originaire de Saint-Étienne, ayant quitté Montbrison après la troisième parce qu’il était dégoûté du grec, s’était plongé avec délices dans les disciplines scientifiques, avait réussi les concours au plus haut niveau pour faire une brillante carrière de professeur de physique et chimie au lycée du Parc. Bien entendu, il n’est presque pas nécessaire de citer la rhéto 40 où se trouvaient Pierre Boulez et Paul Bouchet... tous les autres ayant droit au même respect...

L’externe – par rapport à son condisciple interne – est un être privilégié qui, midi et soir, retrouve le cadre familial ; il échappe aux levers matinaux, à la messe quotidienne obligatoire, aux alignements et mises en rang répétés, à la promiscuité des dortoirs, aux parfums de cuisine et d’eau de vaisselle, aux surveillances impitoyables (comment étaient donc montés les dossiers de

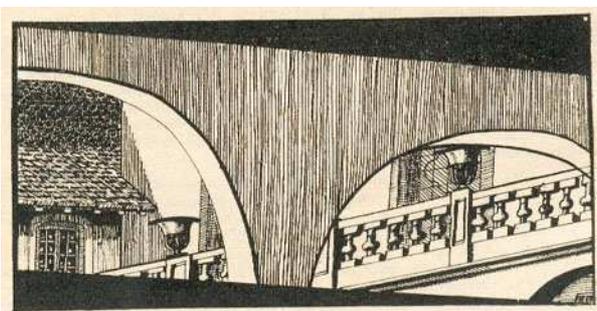
²⁷ Voir et lire Pierre Drevet, "Petite histoire du collège Victor de Laprade", *Village de Forez*. Le chapitre qui suit n’est que le témoignage d’un « usager », à un moment donné, de cette histoire.

renvoi ?). L'externe a cependant des obligations strictes : être à l'heure les matins à 7 h 45 pour la « prière », animée par le directeur spirituel, qui plaçait même l'esquisse d'une courte instruction, afin d'être libre à 7 h 55 (appel de la cloche) ²⁸ pour aller s'aligner devant la salle de classe. Le professeur, le plus dignement possible, pouvait arriver, même avec un léger retard. L'externe, à une ou deux exceptions près, est externe surveillé, c'est-à-dire qu'il doit faire son travail personnel en étude, dimanche et semaine. L'étude du dimanche enchaînait avec les vêpres obligatoires (15 h 45) ; les « permissions » étaient accordées assez généreusement par le supérieur en personne : la démarche semblait toujours délicate cependant.

2 - Le personnel enseignant et l'encadrement

La direction et la plupart des fonctions importantes sont assurées par des ecclésiastiques dont l'effectif, malgré les apparences, se renouvelle assez fréquemment, comme en témoigne ce petit tableau comparatif qui n'inclut pas les années 39/40 et 40/41. Le professeur principal est invariablement celui qui enseigne les Lettres (français, latin et grec à partir de la 5^{ème}).

	1937-1938	1942-1943
Supérieur	chanoine Percher	chanoine Duperray
Directeur spirituel	abbé Bolon	abbé Dusser
Econome	abbé Soulier	abbé Confavreux
Rhétor (= 1 ^{ère})	abbé Bossu	abbé Dumas
Humanités (= 2 ^e)	abbé Charmet	abbé E. Garnier
Troisième A	abbé Maumey	abbé Jo Garnier
Troisième B	abbé E. Garnier	abbé Recorbet
Quatrième	abbé Lassablière	abbé Lassablière
Cinquième	abbé Brive	
Sixième	abbé Fayot (diacre)	



²⁸ Cette cloche, audible bien au-delà des murs du collège retentissait toujours deux fois : l'alerte (5 minutes avant le dernier délai) et le dernier coup fatal, il fallait attaquer. Anecdote personnelle : depuis la place des Pénitents où je demeurais, on suivait le rythme du « sem' » et mon père qui attendait le journal, dans la rue, venait dire « ça a sonné, Boulez est déjà passé » ; la marche un peu précipitée servait de dégrassement matinal.

La rentrée 1937 avait été tourmentée en sixième (on disait déjà : «ça commence bien»). L'abbé Ponçon, un peu vétéran dans la fonction, assura le démarrage et partit, remplacé par l'abbé Lafond, un Montbrisonnais d'origine, vite nommé ailleurs. Un diacre bien sympathique vint dépanner pour le reste de l'année, pas au-delà.

Le changement le plus notable avait été celui intervenu à la tête de l'établissement à la suite du décès brutal du chanoine Percher en juillet 1938. C'était un Montbrisonnais (librairie Percher, rue du Marché) tout comme son ami très proche, le chanoine Claudius Rochigneux, fils de Thomas, illustre auxiliaire de monsieur d'Allard, (maison rue du Collège). Sous des dehors austères, rigides, le chanoine Percher possédait un cœur d'or entièrement dévoué au bien de ses chers petits Montbrisonnais. Il ne faut pas le cacher, la succession était difficile et le fait que les abbés, Dupperay, et ensuite Dusser, étaient parachutés depuis le Roannais, n'arrangea pas les choses ; même les élèves ont rapidement perçu à certains signes que l'entente n'était pas parfaite « entre les anciens et les nouveaux ».

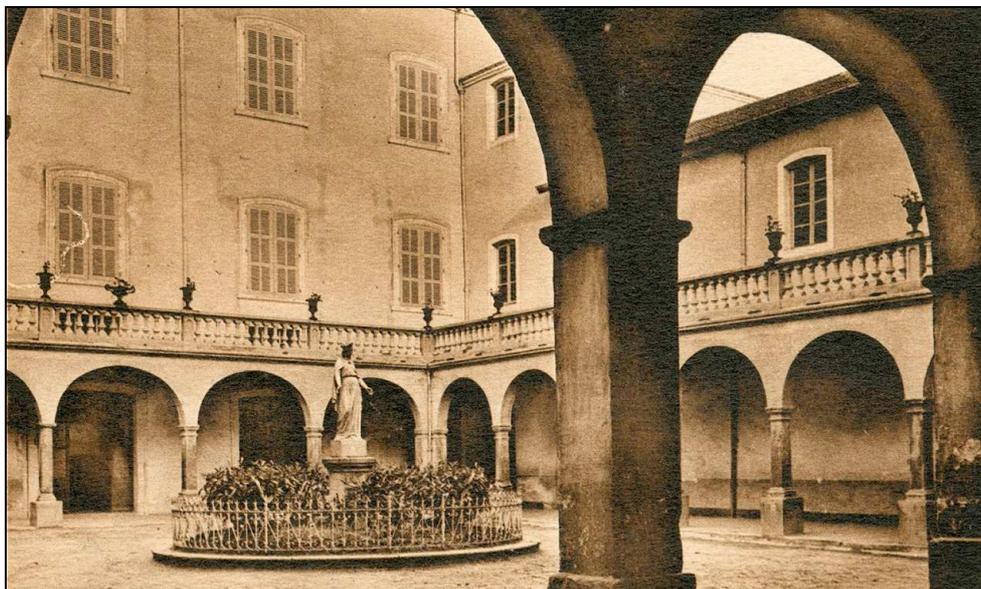
La preuve en fut administrée quand on vit, au fil des années, le supérieur se débarrasser de ces « gêneurs » les uns après les autres – à défaut de fronde, il y eut des « confidences », ça et là, des victimes...

Les professeurs principaux dans les classes de 3^e, 2^e, 1^{ère}, avaient suivi des études supérieures et n'avaient rien à envier aux professeurs du secteur public recrutés au niveau de la licence ; au niveau de ce que l'on appellerait le premier cycle c'était bien souvent des prêtres qui compensaient l'absence de titres universitaires (certains avaient décroché des bribes de licence, mais l'autorité diocésaine ne s'en souciait guère dans l'exercice de ses pouvoirs) par un savoir-faire, un « métier » consommé ; l'un d'eux, loin d'être un sot parlait l'espagnol, l'allemand, ce qui lui permettait de faire d'astucieux rapprochements entre ces langues vivantes et le latin.

Pour l'enseignement des autres disciplines, les mathématiques et les sciences physiques, c'était le va comme je te pousse. La tradition était littéraire : un vrai labo digne de ce nom n'a été ouvert qu'au début des années 40 ! Heureusement le niveau des programmes scolaires scientifiques de ce temps-là était tel que tout élève motivé pouvait parfaitement aller suivre – ailleurs – une classe de maths élem ! Dans le premier cycle, c'était le mouvement perpétuel, c'est-à-dire que les titulaires changeaient tous les ans, car pour un bon nombre, il s'agissait de ces séminaristes envoyés en « stages » pour être testés sur leur véritable vocation ou bien en forme de sanction ou bien parce qu'ils étaient encore bien jeunes et exempts de service militaire. Il ne fallait donc pas s'étonner des confusions entre tigre et lion, la leçon sur l'amibe monocellulaire était plus simple ! En maths, tant qu'il s'agissait d'arithmétique niveau primaire, le cours tenait la route (en 6^e) mais l'initiation à l'algèbre en classe de 5^e... posait problème !

Les langues vivantes (encore les lettres) avaient de bons propagandistes. Le populaire abbé Dumas enseignait l'anglais mais ne pouvait intervenir dans toutes les classes ! Si bien qu'en 1937 tous les jeunes arrivants en 6^e furent d'autorité inscrits au cours d'allemand. Un cas unique ! L'abbé Reynaud put disposer d'un vrai cours, et taquiner ouvertement l'abbé Dumas sous le cloître, côté conciergerie, quand celui-ci arrivait tout essoufflé le matin à 7 h 59 ! « Pas si vite ! Ils se débrouilleront sans vous ! » Ce père Dumas était vraiment un personnage sortant de l'ordinaire : vieil habitué de la maison, il se croyait investi d'une mission particulière, de veiller par exemple au bon déroulement des usages (rites ?) scolaires : il prenait place les jours de proclamation de résultats au pied des escaliers conduisant à la place du supérieur ou du président de jury ; un jour, comme certains professeurs-correcteurs confondaient lettres et pattes de mouche, le supérieur hésita sur un nom, tendit la feuille à l'abbé Dumas qui décréta sur le champ : « moi, je lis piston ! » Rires dans l'assemblée : il s'agissait de Pinton, le futur abbé Pinton qui eut une certaine célébrité dans le diocèse.

Les dernières années « trente » virent le recours inévitable à des laïcs, évolution accélérée par les conditions de crise de la Seconde Guerre mondiale (cf. infra le chapitre qui lui est consacré).



Le Cloître

Le personnel d'encadrement

Le mot « encadrement » employé seul n'est qu'une litote si l'on n'adjoint pas l'adjectif « disciplinaire ». Nombre de « lectures spirituelles » servaient surtout à exposer ou justifier des points de discipline. L'application des principes était confiée d'une part aux préfet et sous-préfet de discipline pour toutes les activités extérieures, d'autre part aux préfets d'études (grande étude – petite étude selon l'âge !) pour le contrôle du travail... en étude. Par roulement, les professeurs étaient associés aux tâches de surveillance tant sur les cours de récréation, qu'en promenade (pour les internes !), au réfectoire (table à part) et dans les études, le jeudi, jour des compositions. Les préfets de discipline avaient une fâcheuse réputation - à priori ! - de « vaches », les sous-préfets, donc les auxiliaires principaux, ne savaient pas toujours bien quel style adopter : ils étaient jeunes, donc assez proches du troupeau qu'ils devaient conduire, non ordonnés, il leur fallait bien gérer leur affaire pour réussir les « stages » et éviter l'invitation pressante qui leur était faite – en cas d'échec – d'aller voir ce qui se passait dans un quelconque diocèse déficitaire en vocations sacerdotales. Les externes, sur les cours, dans les rangs, connaissaient le même régime exigeant que les internes ; ils avaient droit à la fameuse « revue » sous les cloîtres quand ils devaient traverser la ville (!) les jours de grande solennité à Notre-Dame ou Saint-Pierre, qu'ils soient de la chorale ou non. Pour ladite revue, les « troupes », au préalable, étaient alignées contre les quatre murs du cloître : chacun devait être coiffé correctement, vêtu de même, souliers astiqués, tenant dans une main le résidu de l'uniforme de jadis, c'est-à-dire la casquette dite la « bâche » (on la trouvait chez Migeat, chapelier de la rue Tupinerie)²⁹ et dans l'autre un chapelet, ce qui n'était pas sans risques pour des externes peu entraînés à l'exercice des rosaires ; à la dernière minute (scène vécue) : « zut ! j'ai pas d'chapelet », le voisin magnanime et solidaire tend alors à l'infortuné un morceau du sien déjà en piteux état ; chacun enroule son échantillon autour du poing, prend l'air le plus décontracté du monde jusqu'à l'approche du préfet de dis' qui, d'un œil aussi clair qu'exercé, savait détecter les défauts, négligences... Il ralentit, fixa les deux poings, eut une sorte

²⁹ L'externe avait la « bâche » en horreur : sa grande consolation venait du constat qu'à la sup' aussi il en allait de même.

de rictus crispé et reprit son rythme d'inspection. Cher Paul D... vous aviez droit à une immense reconnaissance...

Les responsables des études avaient une tâche finalement plus ardue ; tous ceux qui dans leur vie ont été plus ou moins longtemps des « pions » dans quelque école que ce soit³⁰ le savent parfaitement. En effet, rares étaient les chahuts en classe, les profs disposant d'un arsenal de sanctions répressives assez considérable, donc dissuasives et d'ailleurs, globalement, les élèves jouaient le jeu... ils « bossaient ». Le temps de travail dans les « études », plus long que le cours (1 h) des professeurs, faisait effet de détente, de « défouloir » et le nombre d'élèves entassés favorisait l'énervement, l'incident banal pouvait dégénérer et provoquer l'étincelle d'où jaillissait un bon chahut... incontrôlable. On devine aisément que se cache là derrière un vaste folklore d'épisodes propres aux us et coutumes de tous les potaches de France et de Navarre. Deux exemples seulement ; le premier en l'année 1937-38 : l'élève C. faisait un peu figure de marginal ; il n'a cependant jamais été exclu ; un jour il se leva pour aller chercher sur une étagère un gros dictionnaire mais sur son bien maigre parcours l'un de ses condisciples, occupé lui aussi à trouver un ouvrage, lui barrait le chemin. A haute et intelligible voix il s'écria « Bon Dieu de petite Sainte Vierge, ça va durer longtemps ! » Seconde séquence, année scolaire 1939-1940 ; c'était la drôle de guerre, mais régulièrement les sirènes de la ville étaient testées. Le préfet d'études avait pris l'habitude – normale – de « descendre dans l'arène » à heure fixe, sans doute pour se dégourdir les jambes en même temps qu'il contrôlait ce qui s'étalait sur les bureaux ; mais rien que remuer sa chaise sur son estrade faisait du bruit ; c'est alors que pour signifier le danger (il y en a qui lisaient des romans, chose formellement interdite) une voix – puis deux – puis dix ... - s'enflaient en imitant les hurlements des sirènes. Tous les postes de travail étant devenus irréprochables, l'inspection devenait inutile.



L'étude

³⁰ En 1993, j'ai entendu un ancien préfet de grande étude murmurer devant la porte – il n'eut pas le courage d'entrer – « Ce n'est pas ici que j'ai connu les meilleurs jours de ma carrière ».

3 - L'emploi du temps – les horaires – le travail

L'organisation de la semaine différait des schémas généralement admis, en utilisant tous les jours, même le dimanche, d'où la nécessité d'une demi-journée de pause le mardi après-midi (la sacro-sainte étude pour tous à 17 h étant maintenue) le jeudi après-midi et le dimanche après-midi. Les autres jours étaient normaux, avec des cours de 8 h à 12 h et de 14 h à 16 h. Les jeudis matin étaient réservés aux cours d'instruction religieuse, au travail de la chorale – les non choristes avaient étude libre, en pratique lecture de livres empruntés à la bibliothèque ou à certains professeurs : cette chasse au livre était assez pittoresque. A 10 h, après une récréation, les études se remplissaient pour la séance de composition (les « compos ») hebdomadaire, toutes les disciplines devaient être traitées dans le cours du trimestre. Celles qui sollicitaient beaucoup la mémoire, comme l'histoire et la géographie se faisaient en classe sous la surveillance du professeur (gare aux « pillantes »).

La version latine ou le thème grec etc. pouvaient se travailler dans la grande étude avec pour responsable de l'ordre moral (non aux pratiques frauduleuses) un professeur de la spécialité³¹. Les résultats de ces compositions étaient proclamés par le Grand Lecteur au repas de midi. L'externe était frustré ; à moins d'avoir un copain attentif qui repère bien les résultats et le renseigne, il devait attendre l'affichage, le vendredi matin, des classements sur des tableaux accrochés dans le hall de la conciergerie. La totalisation, en fin d'année, permettait d'établir des prix et accessits de l'Excellence, tandis que ceux de Diligence prenaient en compte tous les résultats des devoirs et leçons.

Chaque mois, le lauréat de chaque classe se voyait épinglé, à la boutonnière, une petite violette en tissu. Cela se passait le dimanche à 11 h, au lieu et place d'un temps d'étude banal. Une petite variante dans l'uniformité implacable des horaires ; le dimanche offrait à l'externe un programme qui n'était pas celui d'un repos dominical : comme à cette époque, la communion n'était pas distribuée aux grand-messes, il y avait à 8 h la possibilité de communier et après un temps de recueillement se tenir prêt pour la répétition de chorale ou l'étude libre comme les jeudis, avant la messe ! La fameuse messe du séminaire qui attirait de toute la ville les amateurs de beaux chants, de grégorien bien interprété...

Une fois par mois, l'étude (toujours elle) de 11 h était remplacée par la séance dite du tableau d'honneur dont le supérieur faisait la lecture intégrale, avant la proclamation par le « Lecteur » des classements de la Diligence. Ce tableau d'honneur établi selon des barèmes (pas les mêmes pour les petits ou les grands) à décourager les docimologues les plus futés ; ils se seraient plutôt apparentés à quelque instrument de musique ne disposant que de certaines notes. Ainsi, on n'entendait jamais de 0 ou de 10 (le maximum envisageable, mais la perfection n'est pas de ce monde) non plus que les 1, 2, et 3 ; 4, c'était l'abomination (il fallait entendre monsieur Percher laissant traîner sa voix sur le A, le voir quitter ses lunettes pour tenter d'apercevoir le misérable qui avait « blasphémé le nom du Seigneur ». Il s'en est remis le coupable, on n'était plus au temps des bûchers !) ; 5, pas beau, mais la voix du supérieur prenait tout de même une intonation particulière. 6, c'était le minimum pour les plus jeunes, 7 pour les grands... Pour tous, il s'agissait d'une moyenne de 3 appréciations plutôt subjectives sur la discipline, l'application, l'assiduité ou ponctualité (?) ce qui donnait à des dizaines et des dizaines d'exemplaires des 7, 7, 7, moyenne 7 (bravo !), 6, 6,5, 6 (il n'a pas son tableau ! il aurait au moins fallu 7, 6,5, 6, il l'avait) ; atteindre le 8 et au-delà cela pouvait paraître louche et la rumeur profonde grondait : « c'est un lèche... quelque chose ».

³¹ Tout était prévu pour prévenir les risques de copiage : 1/ les places en étude étaient fixées dès le début de l'année en ne laissant jamais côte à côte des élèves d'une même classe 2/ chaque classe traitait un exercice différent des autres ; dans un alignement on pouvait donc avoir une dissertation, un thème grec, une version latine, une version grecque...

Cela faisait au total beaucoup de contrôles de toutes sortes et pour que l'effort ne se relâche point en fin de trimestre, existaient des examens avec écrit et oral, donc assez complets. Une dignité quelconque présidait les épreuves et commentait en grande assemblée les résultats. Un prêtre – chanoine sans doute – du diocèse était très attendu à cause de son tic de langage : au cours d'une solide carrière d'enseignant son « par exemple » s'était déformé petit à petit pour devenir « Alalampe ». Un jour, il vint. Tout le monde – élèves et professeurs – attendait... rien, que du correct et brusquement le déclic « Alalampe, alalampe »... c'était bien vrai !...

La distribution des prix à la fin d'une année scolaire ³² - partout - constituait une fête attendue par les parents et les lauréats pour qui la cérémonie atteignait - quasi - l'apothéose lorsque, les bras chargés des livres remis par l'un des « officiels » ils se dirigeaient vers le banc de famille, qui n'applaudit peut-être pas à grands cris, mais presque... Fierté et dignité. Auparavant, s'était déroulée la partie spectacle, pièces de théâtre donnée par les élèves de seconde, (il y eut une année une interprétation du *Malade Imaginaire* de très haute qualité !) et pièces légères polyphoniques exécutées avec brio par la chorale.

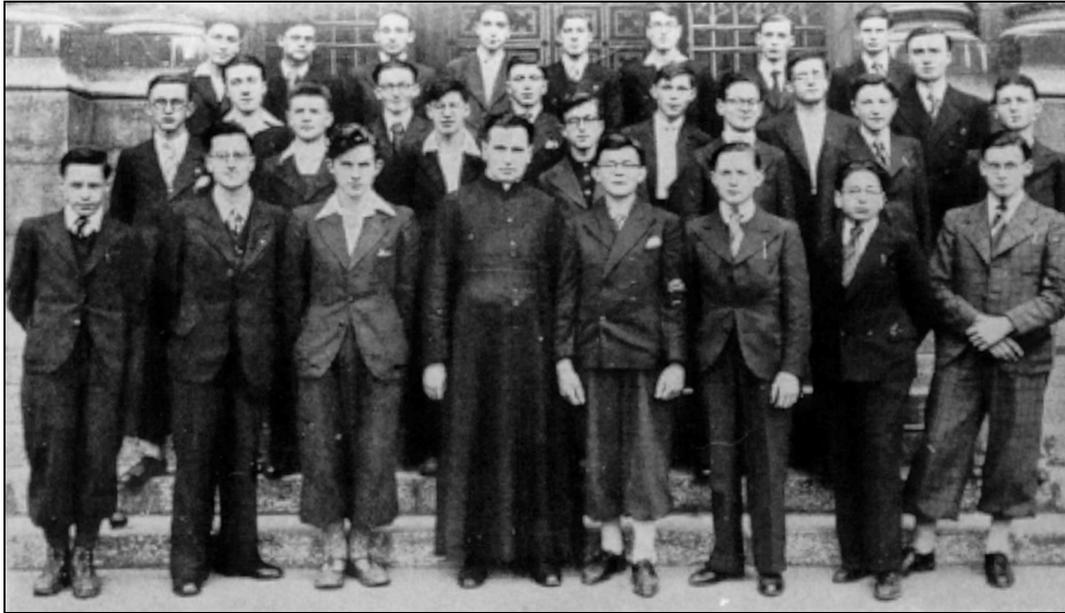
L'allocution du président de la fête devait donc se situer à la hauteur des autres manifestations ; monseigneur Lavallée, recteur des Facultés Catholiques de Lyon était l'un des invités les plus fréquents ; l'un de ses « mots » dont il avait le secret resta gravé dans les mémoires : évoquant un moment de silence, il dit « on aurait entendu voler... un portemonnaie ! ». Le « grand prix d'honneur » « *Virtuti et Labori* » échouait toujours à un candidat (lointain encore) au sacerdoce. Il pouvait savourer la sanction méritée de ses qualités et de son travail en toute sérénité, tout comme ses condisciples ayant assumé les fonctions de sonneur, grand lecteur, sacristain « entonnoir »³³, le responsable des objets trouvés (il fallait payer pour récupérer son bien !) de la boutique, c'est-à-dire surtout de tout ce qui avait trait aux jeux et de la « procure » - spécialisée en fournitures scolaires - précieuse pour l'interne coupé du monde extérieur...³⁴



³² L'année scolaire avant 1939 s'étalait du 1^{er} octobre au 14 juillet après la revue pour les écoliers du primaire. Vacances à Noël et Pâques, congés pour les jours fériés. Les internes ne pouvaient rentrer chez eux que pendant ces temps-là.

³³ Jeu de mots facile – c'est lui qui, debout auprès de l'harmonium, à la chapelle, entonnait les chants, psaumes, cantiques. Il y avait d'ailleurs, toujours, pour assurer la continuité un grand entonnoir (classe de 1^{ère}) et le petit entonnoir à qui était promise la succession.

³⁴ Les livres scolaires étaient vendus par l'économat qui faisait la reprise des livres usagés, remis sur le marché avec les mentions 30 %, 50 %, 80 % ... (sous-entendu des prix neuf). Les manuels étaient largement utilisés, la méthode de la plupart des professeurs d'histoire et géo étant la suivante : lire en classe le manuel 1/ en haussant le ton sur les passages essentiels 2/ en se livrant à quelques gloses sur des points de détail plus ou moins croustillants. L'étude du dimanche soir était réservée pour toutes les classes à la composition du cahier d'histoire, où chacun devait essayer de faire un résumé cohérent à partir des passages soulignés. La « confection » dudit cahier donnait lieu à une notation et quelquefois un commentaire lapidaire : « pas titre à fin page ».



Rhétorique 1940

De gauche à droite et de bas en haut

Premier rang : P. Boulez, P. Galletti, H. Delair, M. l'abbé Dusserre, P. Bouchet, R. Escoffier, R. Barry, Cl. Barbier.

Deuxième rang : P. Trèves, G. Perrier, M. Bonnet, A. Fournel, L. Gaucher, E. Fanget, J. Bourgin.

Troisième rang : R. Plagne, J. Faveyrial, A. Meilland, H. Maisonneuve, G. Lagarde, A. Laurent.

Quatrième rang : P. Bernard, C. Palmier, H. Pagnon, A. Auvergnon, P. Ploton, A. Bérard, L. Moulin, L. Murigneux.

Il manque : P. Bourgin, A. Guichard, G. et A. Malapert, M. Faure.

4 - Jeux – loisirs – détente

L'externe a la possibilité de gérer quelques temps libres à sa guise les mardis, jeudis et dimanches, globalement de midi (*sic*) jusqu'à 16 heures environ... A peine celui de rêver aux moments d'évasion, de découverte, que lui laissait l'école primaire. Sa participation aux loisirs de Laprade était non seulement autorisée, mais vivement conseillée : rester trop souvent dans un coin de la cour à papoter entre copains pouvait paraître douteux aux yeux d'un sous-préfet de discipline zélé qui aurait l'occasion de prouver sa vigilance en n'accordant qu'une note médiocre pour le tableau d'honneur. Ceci était valable pour la terrasse d'en haut, celle des « petits » ; car les grands évoluaient dans la cour d'en bas, le dénivelé entre les deux espaces d'étendue à peu près similaire, reproduisant l'escarpement de l'un des murs de l'antique château des comtes de Forez. Les activités collectives variaient selon les saisons, orientées vers plus de mobilité en hiver (volley, balle au mur, ballon prisonnier, jeu de barres...) la balle au chasseur représentait le type accompli de l'exercice rêvé : au départ un seul chasseur, qui, à l'aide de sa balle, cherchait à atteindre le reste de la troupe qui détalait, peu à peu cet effectif fondait et intégrait le groupe grossissant des chasseurs, jusqu'au moment où le dernier survivant était cerné de près... c'était l'hallali : à bout portant ou presque le grand chasseur du départ « salait » sa victime, c'est-à-dire tirait sur lui de toute sa force. Fallait-il y voir une sorte de revanche du simili-cancro sur le fort en thème, a fortiori le « lèche » ?

Les loisirs d'été débutaient systématiquement avec les temps libres laissés par les offices de la semaine sainte et les épreuves de l'examen trimestriel : de la boutique, sortaient les échasses ou les cannes de hockey (il y a toujours une balle en jeu !) mais aussi les billards, les

jeux d'anneaux, le ping-pong... et, en cas de mauvais temps, tout ce matériel pouvait rester disponible dans la grande salle du bas...

Les mardis, jour où les élèves du p'tit sem' étaient les seuls de la ville à jouir de liberté l'après-midi – la promenade prenait invariablement la direction des terrains Chavanne pour une activité unique : le foot³⁵. Sur le terrain principal, (certaines fois des filets limitaient le fond des buts!) pouvaient en découdre les équipes de première et de seconde, ceux-ci n'étaient pas forcément inférieurs en talent à ceux-là...un peu comme une rencontre entre juniors première année et cadets deuxième année. Un match dans la saison (à la fin) prenait des airs de finale de la Coupe de France devant un bon ruban de spectateurs le long des touches applaudissant les exploits des gardiens Rose et Paul Baisle !... C'était merveilleux, tout le monde jouait, même les obscurs et moins doués qui définissaient des terrains virtuels – seuls les buts étaient marqués par deux petits tas de vêtements en surplus ! – Inutile de préciser que les jeunes arbitres non diplômés par la Fédération avaient fort à faire...

Tous les mois se déroulaient deux journées saluées comme des entorses (officielles) au règlement si draconien. Un mardi – n'importe lequel – les internes sortant le matin du réfectoire, en deux files, rasant les murs, avaient la surprise (enfin !) de voir, légèrement dissimulé sur les 3 ou 4 marches inférieures de l'escalier d'honneur (celui qui conduit à l'étage aux bureaux du supérieur, directeur spirituel, économiste, et donc à la galerie des portraits) le supérieur, qui n'avait plus depuis longtemps besoin d'expliquer ce qu'il faisait là ; cohue immense soudain qui recevait le renfort des externes sortant de la chapelle au même moment – quelle coïncidence ! et tout le monde – les profs étaient arrivés eux aussi – massé face à la statue de la Vierge chantait avec cœur le *Salve Regina*. C'était le congé du supérieur, exerçant un pouvoir régalien, appelé aussi congé du tableau d'honneur ; ce qui impliquait, hélas, pour ceux qui n'avaient pas émargé audit tableau, la retenue avec devoirs supplémentaires (internes et externes) c'est-à-dire la privation d'une journée de plein air avec pique-nique évidemment.

Le quatrième dimanche du mois – lui – était programmé de façon immuable. Les internes pouvaient sortir en famille ; maigre équivalence : les externes disposaient d'un peu plus de temps libre du fait de la suppression des vêpres... remplacées par les complies chantées après une séance de cinéma de 17 h à 19 h, donc pas d'étude...

Une autre coutume bien enracinée dans les espaces de loisirs était le *Grand Régal*, journée de liesse extraordinaire, attendue fébrilement par toute la communauté. Elle ne pouvait se situer que courant juin, car c'était l'apanage des « rhétos » : donc la date précédait celle du bac ! Et avant de quitter Laprade (la première était la fin des études à Montbrison !) les grands élèves faisaient une « retraite » (à la Barollière) spirituelle bien utile pour préparer leur coup aussi. Le coup en question c'était faire éclater (cris, pétards et bombes ...) le signal des réjouissances avec le maximum d'effet de surprise ; le secret de rigueur avait toujours couvert les préparatifs, le supérieur et ses proches collaborateurs ayant cautionné l'événement car il y avait des problèmes d'intendance à résoudre : pique-nique en excursion, repas – pour tous – du soir, retenir les places de chemin de fer, ne serait-ce que pour joindre Marcilly ou Boën. Le thème variait chaque année, mais au total le fond restait « classique », rappelant en fait quelque peu les fêtes des Fous au Moyen Age, quand les serviteurs jouent les maîtres : des professeurs contraints à s'affronter dans une course en sac sous les quolibets des gamins déchaînés, les saynètes plus ou moins improvisées d'un théâtre bouffon plaisaient énormément aux élèves, tous les prétextes étaient bons pour donner quelques coups de patte ou de griffes à la renommée de tel ou tel professeur qui pouvait saisir une allusion à travers un surnom par exemple³⁶.

³⁵ Les externes étaient admis.

³⁶ Donner un surnom, même sous prétexte de jargon ou d'argot, a toujours eu le don de stimuler l'imagination déjà débordante des scolaires... entre eux et vis-à-vis de leurs professeurs. Un inventaire – bien incomplet – suggère un classement. Les surnoms les plus anciennement forgés portaient la marque

Pour respecter l'objectivité (*sic*) il faut ajouter que quelques professeurs (rares) se sont livrés à ce même petit jeu. L'un, très classique, plaça deux frères sous la dénomination tout à fait hellénisante des deux «adelphes». L'autre, plus truculent, distribuait les épithètes³⁷ avec générosité, tutoyait³⁸ ordinairement et s'il entamait une phrase par le vouvoiement c'est que l'orage n'était pas loin.

5 - Les pratiques religieuses

Si l'externe ne participe pas tous les matins à la messe, il n'en est pas moins tenu à des obligations rigoureuses ; la grand-messe du dimanche, les vêpres ou complies (sauf dérogation expresse) les retraites qui avaient chacune leurs caractères propres : celle du début d'année, la rentrée se faisant vers le 25 septembre, représentait à la fois la concentration avant le départ, la reprise en main de l'effectif (une bonne version latine de classement pour se faire une idée du niveau des nouvelles recrues) et surtout le rappel pour beaucoup du caractère spécifique de l'institution, d'où un prédicateur venant de l'extérieur, distribuant quelques instructions bien adaptées.

Une grande fête, le 2 février, un peu la fête patronale, marquée par l'Adoration perpétuelle apportait au cœur de l'hiver un moment de joie, de lumière (la chandeleur). Enfin, à partir du dimanche des Rameaux, (procession à l'extérieur) la semaine sainte était célébrée selon tous les rites de la liturgie lyonnaise – le matin ! Les meilleures voix, même celles des externes bien représentés dans la chorale, donnaient le chant des Lamentations, le Vendredi Saint. Le samedi amorçait la joie pascale symbole aussi de vacances avant d'aborder le dernier trimestre. La fête de l'Ascension correspondait aux cérémonies de la communion solennelle.

6 - La guerre

Elle a changé beaucoup de choses, c'est d'une évidence rare, y compris dans la vie du séminaire. Un événement prévisible et redouté : un simple instant de vie à Laprade m'a plongé³⁹ dans cette réalité ; depuis quelques jours au moment de l'Anschluss (1938), les nouvelles données par les journaux et la radio traitaient de l'Autriche, de ses chanceliers Schuschnigg puis Seyss-Inquart... et d'Hitler. A peine la porte franchie, un élève interne de 5^e – j'étais en 6^e - se précipite vers moi : « Alors, quelles nouvelles ? – je répondis « Ils » sont entrés à Vienne » - « Mais alors c'est la guerre ! » Lucide, le petit gars de Feurs !

La guerre en effet rôdait mais il y eut Munich (1938), l'abandon de la Tchécoslovaquie au printemps 39 et finalement le prétexte du couloir de Dantzig avant de voir se produire l'inévitable.

L'institution Victor-de-Laprade fut réquisitionnée comme hôpital auxiliaire, ce qui ne fut pas une grande gêne puisque la drôle de guerre dura grosso modo le temps d'une année scolaire qui fut écourtée). Une escouade d'infirmiers s'installa dans le local où étaient rangés les jeux ; parmi

littéraire : Beline, par exemple, nous vient des fabliaux, sinon il se fonde sur un détail physique ou de caractère (Pète-sec, le Nord, la Chique, Gnogno, Poupon, Fi...), sur une fonction (Coin-coin) un diminutif (Popaul) l'allure (la Quille ou Quillou, Trottinette, Tacot) le monde végétal (la Pivoine, la Pomme...) ou animal (Lapin russe, marmotte, la panthère noire, la vachette, le cochon ...). Mais il y a des cumulards !

³⁷ Furent « épinglés » : Deux sous, vieux hibou, le grand gendarme, Miaja, adversaire de Franco durant la guerre civile espagnole, le jaune, le petit bourgeois, Bubi, Claudet, le gros Cardinal, la Folette ...

³⁸ Le chanoine Percher désignait son personnel par Monsieur X ou Y, comme au XVII^e siècle, on disait monsieur Olier, monsieur de Paul (au cinéma *M. Vincent*). Le vouvoiement à l'égard des élèves était de rigueur, sauf cas d'espèces (parenté, connaissance de « colo » ou de « routes »...)

³⁹ Dans ce développement, plusieurs fois le « je », sosie du « moi » si haïssable est utilisé pour toutes les situations strictement personnelles et signifiantes.

eux, un lascar qui devait s'ennuyer ferme et qui cherchant la discussion avec les grands de la rhéto pour leur exposer clairement des idées diamétralement opposées aux leurs : avec un grand bras d'honneur il concluait « les curés, aux chiotes ». Adopté, il gagna ainsi le surnom de « T'aux chiotes ».



Exercice avec les brancards à l'hôpital auxiliaire (1940)

Pour le supérieur, la tâche semblait insurmontable : comment et où recruter du personnel pour pallier les départs aux armées de tant de ses collègues, une bonne dizaine ?

Il trouva cependant des solutions : le rappel au service d'enseignement de vieux briscards littéraires : l'abbé Tolonias (Toto pour ses élèves) et le chanoine Joubert (organiste chapelain de Fourvière), des laïcs comme ce professeur de maths qui commença son cours de 4^e par : « Mes amis, la géométrie est un accordéon ! » ; un jeune prêtre, brillant littéraire aussi à l'aise en histoire qu'en géologie, tint aussi le poste délicat de préfet de discipline, et surtout, qui l'eût cru, des femmes expérimentées, mlle Mario-Meunier, mlle Rony, mlle de Lespinois, une madame Lallemand qui souffrit un an, car malgré son nom (véritable leurre) elle connaissait surtout l'anglais !... et quelques autres car beaucoup de postes étaient dédoublés... Enfin, Pierre Boulez fut appelé à suppléer l'abbé Coizet à l'harmonium de la chapelle.

Durant la drôle de guerre, les mobilisés venaient faire une visite appréciée pour les échos que les bavards distillaient, telle cette réflexion consternée : « C'est affreux ce que ça « liche » ! plus précise que les « enfin ça va ... » mais moins croustillante que la « bien bonne » contée par l'abbé Reynaud, le germaniste affecté à la censure à l'état-major de la région, à Clermont-Ferrand : un jour, une agitation inaccoutumée secoua les bureaux, une lettre extraite des courriers de soldats était illisible, intraduisible. L'un des chefs flaira une histoire de code secret, d'espion quoi ! Un gros truc en perspective, mais un autre galonné n'était pas convaincu et songea que l'interprète germaniste aurait une autre version ; celui-ci éclata bientôt d'un rire rabelaisien – les autres médusés ! – en disant : « mais c'est du patois auvergnat ! » On ne la faisait pas à un solide rural de Saint-Didier-sur-Rochefort !

L'abbé Ducros arborait la splendide coiffure rouge des zouaves. On réalisait aussi que le professeur de 6^e était un lieutenant et que tous souhaitaient que ça se termine au plus tôt.

La fin, ce fut la tragique débâcle de 40, et les scènes indescriptibles, vécues, sans catastrophisme apparent, même dans la paisible sous-préfecture de la Loire : les convois serrés de voitures chargées à craquer, arrivaient successivement de la région du Nord-Est, du plateau de Langres, de la Côte-d'Or, de la Saône-et-Loire et de la Loire. Les cars bondés de soldats sans armes faisaient le plein d'essence au garage Bourgier rue de la République ; des réfugiés à bout de forces étaient hébergés à Montchenu et le petit groupe d'externes trimbalaient qui des victuailles, des boissons, qui de la literie, pour venir en aide à ces pauvres gens.

Au séminaire, l'hôpital auxiliaire avait enfin trouvé de l'occupation : il hébergeait surtout des blessés légers, beaucoup de Noirs, tous baptisés « Sénégalais », qui semblaient encore tout hébétés ; il faisait chaud, et ceux qui pouvaient marcher n'avaient cependant pas le droit de se promener et devaient se contenter de venir jusqu'à la porte de leur dortoir.

La présence du chanoine Duperray

Mise à part la célébration de son jubilé sacerdotal (25 ans) présidée par le cardinal Gerlier, le nouveau supérieur avait vécu dans une certaine discrétion sa première année de chef d'établissement. La guerre a permis de découvrir l'étendue de ses aptitudes. Après l'épreuve – réussie – de l'année scolaire 39-40, la situation sembla se stabiliser du fait d'un certain retour à la normale dans la zone dite libre ; les démobilisés retrouvent leurs postes et même il y eut quelques retours de prisonniers (raisons sanitaires...) ; d'autre part, des éléments « repliés » (Mgr Heintz, évêque de Metz, expulsé, était réfugié, comme tant d'autres, à Lyon) ou ayant fui l'occupation ont pu retrouver une activité, ce qui arrangeait tout le monde... au moins jusqu'en novembre 1942. Il est possible de dégager ce qui semble avoir été les grands axes de la conduite du chanoine Duperray pendant les trois années suivantes.

Tout d'abord, il s'orienta vers un renforcement de la fonction « séminaire » ; il fonda un peu plus tard un mouvement « Jeunes Séminaristes » (pèlerinage à Rome, audience pontificale...). Il épata son auditoire d'élèves un beau jour, en annonçant une réforme capitale : tout l'effectif de la « Maison » serait organisé en équipes avec un chef (élève de 1^e) un sous-chef (2^e) et des équipiers de toutes les classes ; cela permettait de former les tables de huit au réfectoire, de confier des responsabilités des plus grands envers les plus jeunes, de leur demander d'être un peu des tuteurs, des formateurs, bref le chef d'équipe serait un véritable embryon de prêtre. Les externes étaient mis à la même sauce avec cependant des tâches moins contraignantes : accompagner les élèves sur le seuil de leur habitation, c'était jouer à la nurse ! Ainsi, se profilait la suppression de l'externat, ce qui pouvait agacer la population montbrisonnaise. Le système des équipes s'apparentait donc à une reprise en main. Durant l'année 1939-40, l'abbé Bolon (le « père » Bolon est l'un des premiers à avoir reçu cette appellation) étant mobilisé, l'abbé Duperray avait cumulé les fonctions de supérieur et de directeur spirituel : il put ainsi connaître individuellement chacun des élèves et exercer quasiment une pression morale quand l'entretien avait trait à l'avenir. Et il n'y allait pas par quatre chemins : si l'ado encore fragile et sans méfiance avouait savourer l'odeur de l'encens, apprécier la liturgie et la beauté du chant religieux, il s'entendait répondre : « Eh bien, voyez, vous avez la vocation ! »⁴⁰ Il comptait beaucoup sur les journées des vocations dans les paroisses extérieures (Montrond, Pralong, Sainte-Marie à Saint-Étienne...). La chorale représentait le fer de lance de l'opération (messe solennelle, vêpres, chants polyphoniques entre diverses homélies musclées en faveur des vocations). Les participants aimaient ce type de sorties car l'hébergement pour le repas de midi était assuré par des paroissiens. Une aubaine en temps de guerre ! Mais le « sommet » était atteint avec l'exécution du *Poème du Sacerdoce* (musique A. Coizet), l'un des morceaux de bravoure de la maîtrise avec les *Sept Paroles du Christ* de Gounod.

⁴⁰ Beaucoup d'élèves sont entrés au Grand Séminaire de Lyon et en sont sortis au bout de 3, 2, 1 an, ou de quelques mois, ou semaines, et même après 24 heures.

A défaut d'avoir pu être un grand bâtisseur (l'époque ne s'y prêtait guère), il sut moderniser le vénérable collège en le dotant d'une salle de réunion (d'autres suivirent), d'un labo de sciences, et l'agrandir grâce à des négociations habiles, donc heureuses (propriété Montchenu). Un terrain de sport fut aménagé mettant fin à la tradition : le sport, « parents pauvres » du système éducatif.⁴¹ L'abbé Duperray voyait grand...

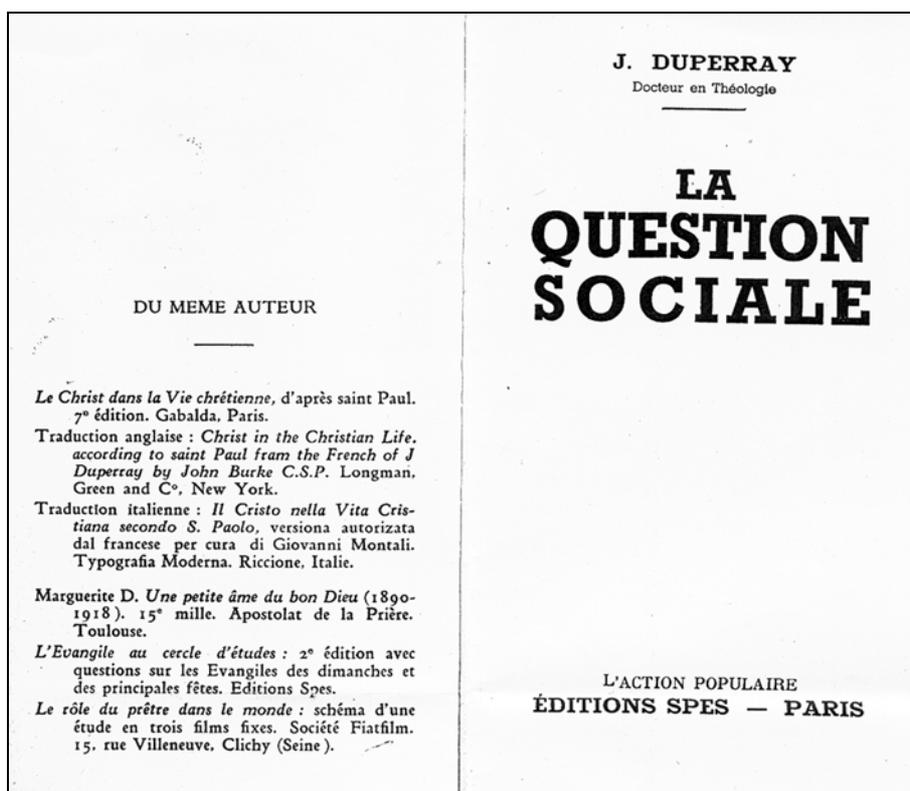
Ce docteur en théologie, bien avant Alain Decaux, savait dans ses cours d'instruction religieuse faire ressortir la personnalité étonnante de saint Paul « malgré sa taille un homme énorme » disait-il ; il eût aimé réaliser un film sur le grand apôtre. Ses préoccupations rejoignaient l'actualité ; très proche de Mgr Guerry, archevêque de Cambrai, il était très engagé dans le courant dit social (cf. *Semaines Sociales*) de l'Eglise, par opposition aux tendances conservatrices.

S'appuyant sur les grandes Encycliques, parues depuis Léon XIII, il publia un livre « La Question Sociale » dont le thème général est à peu près ceci : l'Eglise catholique ne peut accepter ni le communisme, ni le libéralisme fou, comme remèdes aux problèmes sociaux, et il aimait, pour donner une image des difficultés à résoudre, faire cette comparaison, en forme de parabole : la voie à suivre est semblable à ce sentier de haute montagne qui sinue sur la ligne de crête ; le marcheur doit constamment veiller à ne pas tomber dans l'abîme à droite ou à gauche.

Une autre encyclique avait condamné le nazisme, ce fut sa bible durant la terrible épreuve de 40-44. Tout naturellement, il glissa de l'opposition spirituelle, intellectuelle, aux formes diverses de Résistance. Quelques épisodes types en donnent la preuve très incomplète ; il n'était pas là quand un incident éclata entre ecclésiastiques du cru après la promenade digestive de midi ; mais il n'aurait certainement pas désavoué son ami l'abbé Dusser quand celui-ci douloureusement touché par la défaite s'exclama « le triomphe du nazisme, c'est la Barbarie qui s'installe, la fin de notre civilisation ».

Les classes se terminèrent le 10 juin 1940 ; tout aussitôt, l'abbé Duperray conseilla aux « grands » élèves de Montbrison de faire un petit bagage pour aller avec un de leurs professeurs se mettre à l'abri dans la cure de Bard ...(déjà il redoutait et prévoyait les arrestations, les déportations) ; il donnerait ses consignes selon la tournure prise par les événements et, en attendant, fit passer plusieurs fois une « enveloppe » pour permettre au petit groupe de subsister, un jeune cycliste de la « boîte » faisant office de courrier. L'armistice mit fin provisoirement à ces craintes.

⁴¹ Un groupe d'externes fervents de basket imagina de former une équipe amorce d'un club qui aurait pu s'appeler le MOU (Montbrison Olympique Universitaire)



A la rentrée scolaire suivante, il fallait satisfaire au rite nouveau du « salut aux couleurs ». La toute première fois, le chanoine Duperray concocta une mise en scène... théâtrale. Arrivé le dernier, sa douillette (grand manteau passé par-dessus la soutane) soigneusement boutonnée, alors qu'il faisait assez chaud, il s'avança face à la masse des élèves bien rangés, et, d'un geste brusque se débarrassant de la douillette, laissa voir sur sa poitrine une belle brochette de médailles (dont la Légion d'honneur) acquises sur les champs de bataille de 14-18. Ce n'était plus le supérieur, c'était le colonel de réserve qui reprenait sa place au combat !

Pendant l'année 42-43, l'occupation allemande affecta même Montbrison l'endormie. Une unité en cours de reconstitution après le désastre de Stalingrad vint couler quelques jours heureux dans le Forez ; il y eut cependant le problème du logement, des réquisitions. J. Duperray, ne voulant pas de ça, imagina avec le D^r Jean Vial, le fameux faux « Avis de contagion » placardé à la grande porte ; les Allemands n'insistèrent pas, se contentant d'accaparer Saint-Aubrin et tous les locaux paroissiaux de Saint-Pierre. Le supérieur en revanche aida l'école Saint-Aubrin à trouver des locaux provisoires.

C'était un peu un secret de polichinelle que de se confier qu'au séminaire on avait l'air de s'intéresser beaucoup aux activités de Résistance, c'était le temps des parachutages dans la zone de plaine. Montverdun, Mornand, et jusqu'à la Loire, jamais on n'avait autant aperçu un curé de Pralong aussi assidu à faire des visites au séminaire ! Le supérieur effectivement aidait, cachait, conseillait tous ceux qui le désiraient⁴².

Mais il restait toujours et prudent et méfiant : durant les grandes vacances 1943, un soi-disant déserteur de la Wehrmacht demanda asile. Accordé ; au cours du repas du soir il bavarda, beaucoup, posant avec insistance des questions sur le corps professoral, notamment un professeur qui devait travailler sous un faux nom ; le déserteur coucha à l'infirmerie ; le lendemain

⁴² Les réticences à l'égard de l'Etat français étaient perceptibles, en remplaçant par l'Idéal composé par A. Coizet, le « Maréchal, nous voilà ». Ou bien un ou deux élèves « sûrs » mandatés pour assister à des réunions sur l'organisation de la Jeunesse devaient déceler s'il y avait menace ou danger de mise sous contrôle par l'Etat des mouvements de jeunesse.

matin, il avait disparu. Le jeune cycliste convoqué une nouvelle fois par Mme Claret (la Zézette !), concierge, fut prié d'aller alerter à 25 km de là la personne concernée et rien qu'elle. Discrétion – prudence.

Les lectures spirituelles devinrent des cours de stratégie, ce qui permettait aux internes de suivre l'actualité. Les offensives allemandes en Russie constituaient des exemples d'anthologie, même si la prononciation des mots slaves était malmenée, Kiev étant subitement transformée en Kiou !⁴³

Paradoxalement, la vie du séminaire très contraignante, très repliée sur elle-même, s'ouvrit sous la pression de l'actualité, à la vie du monde.⁴⁴ En ce qui concerne plus particulièrement les externes, pour suivre les grands courants de l'Eglise, ils furent dans une forte proportion intégrés dans le mouvement de la J.E.C. dont le principal intérêt pour le militant de base montbrisonnais était la participation aux camps de vacances. Celui de Maclas en 1941 fut une réussite, on y mangea très bien ; celui des Noës en 1942 dans les installations d'un chantier de Jeunesse alors vide ne fut pas de la même qualité gastronomique ; en quinze jours, certains se retrouvèrent amaigris, la dysenterie menaçante. Peut-on parler de compensation avec cette visite impromptue du chef de l'Etat en balade de détente dans le secteur. Il passa sans trop inspecter certes devant cette troupe de quelque deux cents Jécistes de Saint-Étienne et de Roanne ; l'un des aumôniers nous rapporta un propos « officiel » qui en dit long sur les instances dirigeantes : c'était à la petite réception finale : le maréchal demanda : « Qui sont tous ces jeunes gens ? – Des élèves des collèges et des lycées ! – Et ils peuvent s'entendre entre eux ? »

POSTFACE

Le recueil de souvenirs, un moment entrouvert, se referme. Il est incomplet, très incomplet. Durant des siècles, les « Livres de Raison » ont gardé les traces bien vivantes de la vie quotidienne... Le témoignage est une contribution essentielle à l'Histoire...



⁴³ Les échanges entre voisins en soirée – jusqu'en 42 – dans les quartiers, viraient en conversations de café du commerce, les questions linguistiques en faisant souffrir plus d'un : Radio-Sottens, très écouté, devenait Radio Sosthène, le maréchal Timochenko, Tichenmouko, Boudienny, Badoumy, les pyrites d'Espagne étaient des « spirites » etc...

⁴⁴ La classe de Rhéto participa en bloc à la veillée de prières organisée dans l'église Saint-Pierre par la J.O.C. au moment des premiers départs en Allemagne pour le compte du STO.

Table

Avant-propos

I – Le temps des apprentissages

L'école Notre-Dame	5
Un personnage : Mademoiselle Serres	5

II – Ouverture sur le monde

1/ L'école Saint-Aubrin : visite des lieux, les maîtres, le certificat d'études	8
2/ Aspects variés de la vie scolaire	11
3/ Le <i>Patro</i> , chez les garçons	13
4/ Avec les enfants de chœur	17
5/ Vagabondages... tout honneur sauf !	26
6/ Sports et loisirs	

III - L'Institution Victor-de-Laprade (1937-1943)

1/ Les élèves	31
2/ Le personnel enseignant et l'encadrement	32
3/ L'emploi du temps, les horaires et le travail	36
4/ Jeux, loisirs et détente	38
5/ Pratiques religieuses	40
6/ La guerre : la drôle de guerre, présence du chanoine Duperray	40

Postface 44

Remerciements

L'auteur remercie sincèrement tous ceux qui ont permis cette publication notamment le Centre Social de Montbrison et l'équipe de *Village de Forez* ainsi que M. Pierre Drevet qui a fourni une partie de son illustration.

Numéros spéciaux de *Village de Forez*
consacrés aux écoles et à l'enseignement

- **Aventurier (Gérard) : *Les écoles du Forez sous Vichy en 1942-1943*** d'après les comptes rendus de 137 écoles publiques.
- **Aventurier (Gérard) : *Pasteur (1913-1993), parfum d'école et d'histoire*** : histoire d'une école montbrisonnaise.
- **Barou (Joseph), Bransiet (Michel) : *Frère Philippe (1792-1874)*** ; parcours d'un petit paysan forézien d'Apinac à Rome, Mathieu Bransiet devenu supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.
- **Barou (Joseph), *Le petit séminaire de Verrières (1805-1906)*** ; préface de Christian Massardier, coédition *Village de Forez-Famille rurale de Verrières*.
- **Barou (Joseph), *L'école Saint-Aubrin de Montbrison*** : coédition *Village de Forez-Amicale des Anciens*.
- **Cellier (Albert) : *Avant-guerre, quand les normaliens de Montbrison voyageaient (1932-1939)*** ; présentation : Claude Latta.
- **Chassagneux (Yvon) : *Saint-Thurin, "au temps des Pitavaux"*** ; chronique d'une maison d'enfants de 1931 à nos jours.
- **Drevet (Pierre), *Petite histoire du collège Victor-de-Laprade*** : riche chronique du collège impérial au collège privé mixte en passant par le petit séminaire en utilisant les archives de l'établissement.



Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au n°97-98 d'avril 2004 – ISSN - 0241-6786

Siège social (abonnements) : **Centre Social de Montbrison**,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Claude Latta.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon.
- **Abonnement et diffusion** : André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2004

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.